ズーム

ZOOM JAPON

www.zoomjapon.info

gratuit numéro 47 - février 2015

Spécial Taniguchi Jirô

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Tensions



Depuis plusieurs mois, les rues de Tôkyô se remplissent parfois de discours haineux qui visent au premier chef les Coréens du Japon, les *zainichi*, à qui l'on reproche d'être trop favorables au régime de Pyongyang. La Corée du Nord est en effet responsable de l'enlèvement de dizaines de Japonais parmi lesquels YOKOTA Megumi. Kidnappée à l'âge de 13 ans, en 1977, elle n'a plus donné de nouvelles depuis lors. Ses parents se battent pour la retrouver depuis 37 ans. Une éternité. Cette situation favorise l'émergence d'un sentiment anti-coréen qui est entretenu par des groupuscules extrémistes et un climat politique volontiers nationaliste. Dommage.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

2,8 % **Le gouvernement prend au sérieux la défense du pays. C'est la raison pour laquelle il a décidé d'augmenter le budget qui lui est consacré de 2,8 % pour le porter à 4 980 milliards de yens (environ 36 milliards d'euros). C'est la troisième année consécutive de hausse.**

Couverture : Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Mairie de Tôkyô, quartier de Shinjuku



© Eric Rechsteiner

Ce qui fut le bâtiment le plus haut de la capitale jusqu'en 2006 demeure l'un des lieux les plus conseillés pour faire des photographies panoramiques de la ville. L'observatoire situé au 44e étage, c'est-à-dire à 202 mètres de la tour numéro un n'est pourtant pas très fréquenté depuis l'ouverture de Tokyo Sky Tree, la tour de 634 mètres avec son observatoire à 450 mètres.

HISTOIRE Prière de revoir votre copie

L'éditeur américain McGraw-Hill Education a été contacté par le gouvernement japonais pour qu'il modifie un passage de son nouveau manuel d'histoire *Traditions & Encounters: A Global Perspective on the past*. On y fait référence aux "femmes de réconfort" de la Seconde Guerre mondiale, ces femmes enrôlées dans des bordels de l'armée impériale. La maison d'édition a refusé.

SOCIÉTÉ Rendre les congés obligatoires

Estimant que les salariés travaillent trop et passent bien trop de temps dans leur entreprise, le gouvernement veut mettre en place des mesures pour inciter les sociétés nippones à exiger de leurs employés qu'ils prennent leurs vacances. D'après les données officielles, les salariés japonais prennent moins de la moitié des vacances auxquelles ils ont pourtant droit.

SÉRIE Le véritable pouvoir des fleurs

La création de parterres fleuris par des collégiens a permis de changer la physionomie de quartiers dévastés.

En 2012, les élèves de première année ont suivi un cours général sur le thème de la reconstruction à notre mesure. Le déclic en a été ce projet de plantation de fleurs dans l'ancienne école primaire de Kadonowaki dévastée lors du séisme. L'idée première a été d'apporter le sourire à tous les habitants de ce quartier.
A ce moment-là, comme on préconisait aussi la démolition de l'école, la réalisation du projet des élèves n'a pas été facile. Mais les enseignants avec leur association Jen ont apporté leur aide. Un jour, OGATA Katsuju, propriétaire du restaurant Ajihei qui se trouve juste devant l'école, a proposé le parking de son établissement pour la plantation de fleurs.
A la même époque, est apparu un autre projet pour donner les parterres de fleurs dans une autre école primaire, celle d'Okaido, dont de nombreux élèves du collège sont aussi issus. Mais la terre dont on disposait était inutilisable, car polluée par les débris transportés par le tsunami. Mais grâce au comité de l'assistance sociale de Misatochô, contacté par l'association Jen, les agriculteurs de la ville de Higashimatsushima leur ont fourni de la terre.



En juin 2013, des parterres sont plantés grâce à la solidarité d'établissements d'autres régions.

Ishinomaki Hibi Shimbun

Plantation par grand froid.
Le 21 novembre 2012, les élèves ont commencé leur plantation dans les bacs, puis le 28 dans les parterres. Ont été plantés des bulbes de pensées et de tulipes offertes par l'association des graines et bulbes du Japon. Malgré le vent violent et le froid, les élèves les ont précieusement mis en terre. La forme du parterre a aussi été conçue par les élèves : une femme et un homme se tenant par la main avec un cœur superposé. Au bord étaient accrochés des écriteaux avec les mots d'élèves comme "Courage", "Sourire". Lors de cette première plantation, le projet avait été baptisé *Projet pour plein de fleurs*. C'est en mars 2013 que le nom a changé pour *Projet des parterres qui nous relient*".
Quand on a demandé aux élèves la création du panneau pour le parterre, on a opté pour l'idée de mettre en avant le mot de "lien". On y voyait le souhait de "lier les régions, et passer le lien au suivant", et plein de fleurs y étaient dessinées à grande échelle.
"Je voudrais que beaucoup de jolies fleurs embellissent notre région. J'ai hâte de voir l'arrivée du printemps", a expliqué un élève interrogé lors de la plantation. En mai, lors de leur visite, les élèves passés en seconde année ont pu découvrir le parterre devenu



Comme nous vous l'avions annoncé dans notre numéro de mars 2014, nous avons entamé la publication d'une série d'articles rédigés par l'équipe de l'*Ishinomaki Hibi Shimbun* dans le but d'informer les lecteurs sur la situation dans l'une des villes les plus sinistrées. Malgré ses difficultés, ce quotidien local continue à enquêter et à apporter chaque jour son lot de nouvelles. Si vous voulez le soutenir dans sa tâche, vous pouvez vous abonner à sa version électronique pour 1000 yens (moins de 7 euros) par mois :
https://newsmediastand.com/nms/N0120.do?command=enter&mediaId=2301

multicolore. A la vue de ces fleurs, ils n'ont pas caché leur émotion : *"Même dans les endroits dévastés, ces fleurs vont encourager les gens"*.

Une solidarité qui dépasse la région

Depuis, le projet a commencé à dépasser le cadre de notre préfecture. En juin 2013, contactée par M. OGATA qui avait proposé son terrain aux élèves, l'association de la ville de Karasuyama, à Nasu dans la préfecture de Tochigi, a collaboré pour rassembler près d'une centaine d'élèves de neuf établissements allant de l'école primaire au lycée, et les faire participer à la plantation de près de 3000 fleurs sur de nouveaux parterres. Le même mois, les élèves de seconde année du collège de Sakushin Gakuin, de la ville de Utsunomiya, ont travaillé avec leurs camarades de Kadonowaki, pour planter près de 1500 fleurs d'été comme des tournesols ou des tagètes.

La ville de Karasuyama est la seule ville de la préfecture où ont été bâties des habitations provisoires après le séisme.

Les élèves du collège de Sakushin Gakuin ont tissé des liens avec leurs camarades de Kadowaki, avec pour but commun d'encourager les gens à travers la plantation des fleurs. Le collège de Kadowaki a offert la moitié des bulbes de tulipe au collège de Sakushin Gakuin, déterrée lors d'un travail collectif. Et ces tulipes ont vu le jour au collège et à l'école primaire de Sakushin Gakuin. La relation entre les deux établissements s'est poursuivie, débouchant sur une réunion entre les élèves de première année.

Pendant ces deux années d'activités, d'autres liens ont été créés dans la région. Lors de la plantation des fleurs, beaucoup de citoyens se sont manifestés avec en tête M. OGATA. Certains ont même continué à prendre soin des parterres sans que les élèves ne soient au courant. Les activités principales ont été prises en charge par les élèves de première année. Quant à la surveillance, c'est tout l'ensemble du collège qui s'en est occupé avec les élèves de bonne volonté et l'aide de différents clubs.

Prix de la communauté

Toutes ces activités ont été reconnues de part et d'autre. En octobre 2014, le comité d'élèves a reçu le prix de la communauté décerné dans le cadre du Prix de l'esprit bénévole créé par la société d'assurance-vie-Prudential et soutenu par la ministre de la Culture. Lors de la cérémonie en novembre dans la ville de Kôriyama, dans la préfecture de Fukushima, la présidente du comité d'élèves, IWAMOTO Ayana, en dernière année du collège, s'est présentée. Elle était en première année de collège au début du projet. *"Le projet a été réalisé avec le soutien de nombreuses collaborations. Seuls, on ne serait pas arrivé jusqu'au bout"*, a-t-elle déclaré.

Le Projet de parterres qui nous relient s'est beaucoup développé. Mais compte tenu de la réorganisation des quartiers de Kadowaki et Minamihama qui doit déboucher sur la création du nouveau quartier de Kadowaki où seront implantés des logements sociaux et un parc dédié à la reconstruction, on envisage de cesser les activités de ce projet.

"Quand bien même on supprimerait des parterres, il en restera un fort sentiment de partage entre nous", estime IWAMOTO Ayana. Le nombre total des parterres s'élève à 22 sur un kilomètre de longueur. Près de mille personnes y ont participé. Cette belle idée de nos jeunes qui souhaitaient donner *"des couleurs pour effacer la grisaille de notre ville"* a-t-elle fait bouger les gens, fleurir les fleurs, et apporter la force à ceux qui ont rendu visite aux habitants et à la ville sinistrée d'Ishinomaki ? Telle est la question.

Quoi qu'il en soit, leur action est liée à l'émergence d'une nouvelle ville pleine de sourires. C'est bien ce que les élèves ont voulu exprimer dans leur slogan : *"Des couleurs pour effacer la grisaille de notre ville"*.

ABE TATSUHITO



DR

Au cours des derniers mois, les manifestations anti-coréennes se sont multipliées comme ici à Shin-Okubo, le quartier coréen de Tôkyô.

Le Japon perd le nord

Les rapports entre le Japon et la Corée du Nord sont bien compliqués. Ils pèsent de plus en plus sur la société japonaise.

Le 13 janvier, les journaux télévisés ont consacré une partie de leur temps d'antenne aux époux YOKOTA (voir pp. 8-9). Depuis 37 ans, Shigeru et Sakie se battent pour que leur fille Megumi enlevée par des agents nord-coréens leur soit rendue. Après plusieurs mois de parenthèses liés à la reprise des négociations entre Tôkyô et Pyongyang, les deux combattants dont le courage ne peut susciter que l'admiration ont décidé de reprendre leurs conférences pour sensibiliser les Japonais à la question des ressortissants nippons kidnappés par la Corée du Nord. Au cours des quinze dernières années, ils ont animé plus de 1 400 réunions. Malgré leur âge, ils conservent la même volonté et le même désir de pouvoir un jour revoir leur fille qui a eu 50 ans l'année dernière.

Ils avaient adopté une attitude plus réservée depuis plusieurs mois après la reprise des discussions entre les gouvernements japonais et nord-coréen. D'abord secrètes et informelles, les négociations ont pris un tour nouveau lorsque Pyongyang s'est engagé à rouvrir le dossier des personnes enlevées qui était resté au point mort depuis une dizaine d'années. Après l'avancée considérable de 2002 qui avait notamment permis le retour de certaines d'entre elles, la Corée du Nord avait décidé d'adopter une position plus intransigeante à l'égard du Japon et de poursuivre son programme nucléaire synonyme pour les Japonais et leurs alliés d'un durcissement de leur attitude vis-à-vis du régime nord-coréen. En plus de sanctions établies par les Nations Unies, le Japon en a ajouté de nouvelles, contribuant à bloquer tout dialogue bilatéral pendant plusieurs dizaines de mois.

La victoire du Parti libéral-démocrate d'ABE Shinzô aux élections de décembre 2012 a fait évoluer la situation. Le nouveau Premier ministre très impliqué dans les négociations de 2002 considère le dossier comme important, déclarant même, en septembre 2013, que *"la mission du gouvernement ne sera pas terminée"* tant que toute la lumière, y compris sur le cas compliqué de YOKOTA Megumi, ne serait pas faite. Il a mis en œuvre une vaste campagne de sensibilisation dans tout l'archipel qui s'est traduite par un affichage massif dans tous les lieux publics avec pour slogan *Rachi kanarazu torimodusu !* (Les kidnappés, bien sûr qu'on les ramènera !).

Tandis que les autorités japonaises faisaient monter la pression, le régime nord-coréen a entrepris un revirement de sa politique à l'égard du Japon. Un changement opportuniste lié à des exigences internes et externes. Confronté à de grosses difficultés économiques, Pyongyang cherche à obtenir une levée des sanctions au moins partielle, car ses relations avec la Chine, son principal soutien, ne sont plus aussi bonnes qu'auparavant. Kim Jong-un, le leader nord-coréen, n'a pas hésité à éliminer

physiquement son oncle Jang Song-thaek qu'il jugeait un peu trop à l'écoute de Pékin. Jouant aussi sur les tensions entre les Chinois et les Japonais, Pyongyang ouvre la porte et accepte une rencontre en Mongolie entre les parents de Megumi et leur petite-fille nord-coréenne. Il s'engage également sur la réactivation d'une commission d'enquête chargée de faire la lumière sur tous les cas des personnes enlevées et promet des résultats. En réponse, Tôkyô lève ses sanctions qui portent notamment sur l'interdiction de tout commerce direct entre les deux pays et les transferts d'argent. La parole nord-coréenne est peu fiable et les rapports promis tardent à venir. Telle est la situation actuelle qui ne manque pas d'inquiéter les YOKOTA qui ont accepté qu'une photo de Megumi illustre désormais les affiches officielles concernant les ressortissants japonais enlevés par la Corée du Nord.

Nous sommes donc loin d'un règlement de cette question d'autant qu'elle n'est pas la seule dans le contentieux qui oppose Japonais et Coréens. Si le retour d'ABE Shinzô au pouvoir a permis de remettre le thème des kidnappés dans les têtes, son nationalisme a réveillé, sinon encouragé, le racisme anti-coréen. Plusieurs groupuscules ont multiplié les manifestations pour dénoncer la présence des Coréens sur le territoire japonais, n'hésitant pas à défiler dans les rues du quartier de Shin-Okubo, à Tôkyô, où vit une partie de la communauté coréenne. Le discours de haine *(hate speech)* relayé sur Internet et par les réseaux sociaux est devenu tellement fort que le Comité pour l'élimination de la discrimination raciale des Nations Unies s'est saisi, l'été dernier, de la question. Le 9 décembre, la Cour suprême du Japon a statué pour sa part que les campagnes menées contre les Coréens sur le territoire national relevaient de la discrimination raciale. Plusieurs collectivités locales, parmi lesquelles la ville de Saitama, au nord de Tôkyô, ou la préfecture de Tottori, sur la mer du Japon qui abrite le port de Sakai Minato où les bateaux nord-coréens sont autorisés à accoster, ont réclamé au gouvernement des mesures légales pour lutter contre ces dérives racistes dont les Coréens sont actuellement les victimes. Pour l'instant sans résultats.

Autre sujet de friction avec la communauté nord-coréenne présente au Japon, la question des écoles coréennes dont le financement est en partie assuré par la Corée du Nord et le gouvernement japonais. On en compte environ 70 dans tout le pays. Elles se distinguent par la présence de portraits des leaders nord-coréens dans les salles de classe, le port de la tenue traditionnelle *chima jeogori* pour les femmes et un enseignement en partie influencé par celui en vigueur au nord du 38e parallèle. Mais globalement, les cours dispensés dans ces établissements ressemblent à ceux des lycées japonais puisque 40 % des élèves qui en sortent peuvent poursuivre leurs études supérieures dans l'archipel. Si elles sont si nombreuses, c'est qu'elles s'adressent à une communauté composée de quelque 500 000 personnes. Leurs effectifs actuels s'élèvent à environ 8 000 élèves contre 40 000 au début des années 1960. Profitant de la mobilisation autour de la question des personnes enlevées, de la montée en puissance d'un discours anti-coréen, le gouvernement japonais a annoncé son intention de s'en prendre au financement, menaçant ainsi l'existence de ces écoles fondées après la guerre par les Coréens qui s'étaient installés dans l'archipel pendant la période de colonisation de la péninsule coréenne par le Japon (1910-1945). ABE Shinzô a supprimé les allocations aux familles qui inscrivent leurs enfants dans d'autres établissements que les écoles japonaises tandis que la préfecture d'Osaka, où vit une grande partie de la communauté coréenne, a suspendu la subvention annuelle de 185 millions de yens qu'elle allouait aux écoles coréennes sur son territoire.

Dans ce contexte d'intolérance, l'écrivain MURAKAMI Haruki, qui a ouvert un site temporaire pour répondre aux questions de ses lecteurs, a exprimé son inquiétude à propos du discours de haine qui se répand dans le pays. Des paroles sensées, mais qui ne permettront pas de régler un problème complexe avec une dimension historique (colonisation, travail forcé), géopolitique (guerre froide, programme nucléaire nord-coréen) et nationaliste. De quoi vous faire perdre le nord.

ODAIRA NAMIHEI



Pour leur nouvelle campagne d'information sur les enlevés japonais, les autorités ont choisi une photo de YOKOTA Megumi.

HISTOIRE Il était une fois Yokota Megumi

Enlevée en novembre 1977, à l'âge de 13 ans, ses parents se battent depuis 37 ans pour son retour dans l'archipel.

Dans un petit salon à l'entrée d'un immeuble de banlieue de Tôkyô, nous attendons les YOKOTA. C'est là que les journalistes du monde entier se rendent pour interviewer ce couple tristement célèbre depuis l'enlèvement de leur fille de 13 ans un jour de novembre 1977. Inconnu pendant plus de deux décennies, leur drame est découvert en 2002 dans la terreur et la stupéfaction : des dizaines de Japonais ont été enlevées par les Nord-Coréens dans les années 1970 et 1980. Parmi eux, figurait leur fille Megumi.

"Il faut faire attention à ce que vous lisez, on dit que Megumi s'est suicidée dans un hôpital, mais nous n'avons jamais récupéré les cendres", explique YOKOTA Shigeru d'une voix chevrotante. Sa femme Sakie sourit, nous offre du thé. Agés respectivement de 81 et 78 ans, le couple YOKOTA garde toujours l'espoir de retrouver leur fille volatilisée. Nous sommes dans la ville de Niigata sur la mer du Japon, *"un port où venaient mouiller les bateaux nord-coréens qui faisaient la liaison entre Niigata et Wonsan"*, rappelle Mme YOKOTA. Jusqu'au soir de la disparition de Megumi, la famille avait une vie des plus ordinaires, père banquier, mère au foyer élevant Megumi et ses deux petits frères jumeaux. *"Nous avons imaginé une fugue tout en sachant que ce n'était pas ça"*, dit M. YOKOTA en ouvrant l'album de famille. Une belle photo les montre réunis tous les cinq, devant la mer.

Deux ans après la disparition de Megumi, les YOKOTA tombent sur un article du journal *Sankei Shimbun*. Un journaliste d'investigation a enquêté le long de la mer du Japon, suite à des "événements étranges". Un couple menotté avec un sac sur la tête sur une plage, sauvé in extremis. La voix des ravisseurs parlant un japonais trop poli pour être vrai. Le journaliste recoupe l'affaire avec d'autres disparitions dans la région et émet pour la première fois la possibilité que la Corée du Nord soit à l'origine de l'enlèvement de Japonais. Les YOKOTA se ruent à la rédaction. Mais on leur dit que leur fille ne peut pas correspondre à ce schéma. *"Elle était soi-disant trop jeune"*, souffle YOKOTA Sakie. S'en suit un silence de vingt ans, sans aucune piste. *"C'était comme si Megumi avait été "kami kakushi", cachée par les dieux"*. Les YOKOTA déménagent à Tôkyô. Pour ne pas mourir de chagrin, Sakie se réfugie dans la foi. M. YOKOTA tourne les pages de son album. Megumi apparaît une dernière fois en kimono rouge sur le blanc éclatant de la neige.

En 1997, un journaliste de retour de Corée du Nord rend visite aux YOKOTA avec une incroyable nouvelle : un espion nord-coréen a livré des informations à propos d'une fille de 13 ans capturée dans les années 1970. Les larmes coulent, c'est la première trace de Megumi en vingt ans. Un ex-espion, An, entraîné par Kim Jong-il, accepte de les rencontrer. Ses aveux sont bouleversants. *"A l'époque, tous les espions devaient revenir avec un otage. Je me sens moi-même coupable pour Megumi car j'aurais pu être son ravisseur. Celui qui l'a fait ne s'est pas aperçu qu'il avait enlevé une môme"*, a-t-il expliqué dans une interview filmée. Entraînés à tuer, les espions nord-coréens avaient aussi pour mission d'enlever des citoyens japonais pour apprendre à se comporter comme un Japonais. *"Il nous a dit que Megumi avait été kidnapée et mise sur un bateau. Pendant les 40 heures de traversée, elle a vomi et a cherché à ouvrir la porte jusqu'à s'arracher tous les ongles"*, raconte M. YOKOTA d'une voix étranglée. Pour ses parents, une seule chose compte : Megumi a été vue vivante. Cependant, Pyongyang continue de nier l'enlèvement de Megumi. Les YOKOTA décident d'agir et créent l'association des familles des victimes d'enlèvement par la Corée du Nord en 1997. *"Il régnait un climat de peur insoutenable. Les familles des otages n'osaient pas parler. Avec mon mari, on s'est torturé pendant trois jours avant de décider de sortir l'affaire de Megumi au grand jour, on craignait pour sa vie, mais c'était la seule solution"*, assure YOKOTA Sakie. Leur détermination sera le moteur pour les autres familles de victimes. A eux tous, ils récoltent des milliers de pétitions. Une cellule de crise gouvernementale est créée sous le nom de *Rachi mondai*, "le problème des kidnapés". Cependant, les relations entre Tôkyô et Pyongyang sont soumises à un jeu politique qui laisse peu de place à la résolution de ce problème. En mars 2000, les familles des victimes, hors d'elles, manifestent violemment devant le siège du Parti libéral-démocrate contre l'envoi de riz en Corée du Nord, où sévit la famine. *"Prenez l'affaire des otages au sérieux ! Rendez-nous nos fils et nos filles !"* scandent-elles.

C'est en septembre 2002, lors d'une visite historique du Premier ministre KOIZUMI Jun'ichirô à Pyongyang, que l'affaire prend un nouveau tour. Le chef de gouvernement japonais veut la résoudre. Il apporte de la part des YOKOTA une cassette vidéo pour Megumi : *"On habite à Kawasaki. Tes frères sont mariés et ont des enfants. Il y a Disneyland maintenant tu sais"*. L'espoir que les otages soient libérés fait vibrer le cœur de toutes les familles. Mais KOIZUMI revient avec un bilan morbide : la Corée du Nord a admis le rapt de 13 personnes, mais annonce la mort de 8 d'entre elles dans des circonstances douteuses (empoisonnement au gaz, noyade, accident de voiture). Megumi est déclarée suicidée par pendaison dans un hôpital psychiatrique à l'âge de 29 ans. Le pays est sous le choc. Les parents de Megumi s'étouffent de chagrin. Pourtant, l'espoir revient: il n'y a aucune preuve de la mort de Megumi. *"La photo ramenée par KOIZUMI ne correspond pas, selon les spécialistes, à l'âge de 20 ans comme ils le prétendaient"*, affirme M. YOKOTA en sortant un portrait de Megumi. Leur petite fille en tenue d'écolière est devenue une jolie jeune femme au regard lointain. *"Nous avons appris en même temps que sa mort que nous étions grands-parents d'une petite fille"*, ajoute sa femme.

Un mois plus tard, les otages survivants sont libérés et accueillis dans les larmes et la joie. L'histoire surréaliste des enlevés par la Corée du Nord prend finalement forme. Parmi eux, HASUIKE Kaoru et son amie OKUDO Yukiko, enlevés en 1978 à Niigata, diront que Megumi a été vue après 1993. D'après un espion, elle enseignerait le japonais au fils de Kim Jong-un, un poste à très haute responsabilité qui ne laisse pas de place à une garde non surveillée et à un suicide. HASUIKE leur a communiqué aussi un message selon lequel ils étaient les bienvenus en Corée du Nord. *"Nous avons tout de suite flairé une ruse"*, explique Sakie qui a toujours refusé de partir. Malgré les supplications de leur petite fille, les YOKOTA restent sur leur position. *"Je rêve de serrer ma petite-fille dans mes bras, mais si nous partons là-bas, ils vont tout faire pour que nous reconnaissions la mort de Megumi"*, assure-t-elle. En 2005, les "restes" de Megumi fournis par Pyongyang sont analysés. L'ADN ne correspond pas, mais Megumi ne revient pas.

Douze ans ont passé depuis. *"Et douze Premiers ministres se sont succédés depuis l'enlèvement de Megumi"*, note Sakie d'un ton las. *"Nous sommes vieux et fatigués. Nous avons supplié le gouvernement d'intervenir pour organiser une rencontre avec notre petite-fille, Hegyong, maintenant âgée de 26 ans dans un pays tiers."* Miraculeusement, cette rencontre a eu lieu en Mongolie en mars 2014. *"Nous n'avons pas pu parler de Megumi. Mais ces quelques moments d'intimité passés tous les cinq avec la famille de Hegyong ont été merveilleux. Je lui ai demandé de dire à sa mère que nous savions qu'elle était en vie, que jusqu'au bout nous n'abandonnerions pas"*. Il y aurait entre 800 et 1000 otages en Corée du Nord, selon certaines sources. Parmi eux, le cas de Megumi est devenu le symbole d'une lutte pour le respect des droits de l'homme mais surtout celle de l'amour indéfectible de deux parents.

"Je n'ai rien contre la Corée du Nord. J'ai été éduquée dans la tolérance de l'autre. Nous demandons juste qu'on nous rende notre fille", lance Sakie. Son mari hoche la tête, *"Cela fait 37 ans. A présent, c'est le dernier round"*.

ALISSA DESCOTES-TOYOSAKI



Nissan

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

RENCONTRE **Perdue au milieu de l'histoire**

Pour la cinéaste Yang Yong-hi, son récit familial lui permet d'aborder de front la question des *zainichi*.

Issue de la deuxième génération des *zainichi*, les immigrés coréens au Japon, la réalisatrice et auteur Yang Yong-hi offre un point de vue unique sur les relations nippo-coréennes à travers le destin tourmenté de sa famille, coupée en deux entre Osaka et Pyongyang. Née en 1964, ce petit bout de femme à la forte tête a grandi à Osaka sous l'égide patriotique de son père, ardent communiste et membre de la Chongryon, une organisation controversée d'aide aux Nord-Coréens résidant au Japon.

Alors qu'elle a 6 ans, ses trois frères, agés de 14, 16 et 18 ans, sont envoyés par leur père à Pyongyang dans le cadre du "programme de rapatriement", une propagande instaurée à partir de 1959 au Japon pour inciter les *zainichi* à partir en Corée du Nord. Ses frères ne reviendront pas.

De ce traumatisme naît un premier documentaire, *Dear Pyongyang* (2005) qui retrace le voyage de ses parents en visite à Pyongyang et ses débats politiques passionnés avec son père. Sorti en 2010, *Itoshiki Sona* (Sona, un autre moi) raconte le quotidien de la famille : sa mère, fidèle patriote, mais mère avant tout, envoie depuis 30 ans des paquets de nourriture japonaise et de l'argent à ses fils, dont l'un d'eux a eu une petite-fille, Sona. Yang Yong-hi filme avec délicatesse l'innocence et l'inévitable endoctrinement de sa nièce élevée à Pyongyang, et qui aurait pu être son double. Interdite de séjour en Corée du Nord après le tournage en 2006, la réalisatrice ne reverra pas Sona ni ses frères, sauf l'un d'eux, autorisé à revenir au Japon après 25 ans pour soigner une tumeur.

Ce retour inespéré, miraculeux, inspire en 2012 le premier long-métrage de Yang Yong-hi, *Kazoku no kuni* (Our homeland) dont le titre traduit littéralement signifie “le pays de la famille”. Primé au festival international du film de Berlin, ce film concentre toute la tendresse et la déchirure d'une sœur condamnée à vivre séparée de ses frères à cause d'une aberration de l'Histoire. Enfer où habitent les êtres chers, la Corée du Nord devient véritablement à travers le regard de Yang Yong-hi, “le pays de la famille”.

Rencontrée à Tôkyô, Yang Yong-hi parle d'une voix fragile et sans jugement de sa Corée du Nord. Sujet occulté depuis l'après-guerre jusqu'à nos jours, la communauté coréenne au Japon représente pourtant, selon la réalisatrice, une clé essentielle pour comprendre le Japon.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Yang Yong-hi a choisi de raconter l'histoire douloureuse de sa famille.

Vos frères sont partis dans le cadre d'un programme de rapatriement instrumentalisé par Pyongyang mais aussi par Tôkyô ?

Yang Yong-hi : Cela semble impensable aujourd'hui, mais à l'époque, le Parti communiste japonais était très influent et a pu convaincre des milliers de Coréens qui souffraient de discriminations, que la Corée du Nord était un “paradis sur terre” où ils trouveraient du travail et un logement gratuit. Cette propagande a été instrumentalisée par la Croix rouge et tous les médias japonais dans le cadre d'une politique d'émigration massive : il s'agissait pour le Japon de chasser le plus de Coréens possible. Du côté de Pyongyang, faire venir de la main-d'œuvre avec un pouvoir d'achat bien supérieur à la moyenne du pays constituait un enjeu économique de taille. Quand mes frères sont partis, j'avais 6 ans. Je les ai accompagnés jusqu'au ferry et après je ne me souviens plus de rien. J'ai eu de la fièvre pendant

une semaine, je délirais. Ça a été un véritable traumatisme. J'adorais mes frères.

Vous avez fait plusieurs voyages à Pyongyang, dont le premier à l'âge de 17 ans. Quelles ont été vos impressions ?

Y. Y. : Je faisais partie d'une délégation de mon lycée pour aller à Pyongyang. C'était une école nord-coréenne. J'ai tout de suite été marquée par le nombre de monuments et de statues. On était obligé de s'incliner devant, c'était vraiment un supplice. Mon père est sympathisant de la Corée du Nord. Mais moi je suis née au Japon. Je regardais des films occidentaux et j'admirais par-dessus tout le caractère individualiste de ces sociétés. Dans ce sens, la vie collective en Corée du Nord était vraiment pénible. En tant que *zainichi*, j'étais traitée comme une VIP et au début, on ne m'a montré que les jolis aspects. Les gens sont sans cesse surveillés et doivent faire leur autocritique régulièrement. Mais quand j'ai pu boire avec eux le soir, j'ai pu voir le côté caché de leur vie, leurs sentiments. Je me suis rendue compte qu'ils étaient comme nous. Il y avait un oncle qui à chaque fois qu'il était saoul critiquait l'économie du pays. Sauf qu'en disant cela, il devenait un danger public pour toute sa famille, ses voisins. Moi-même, je devais faire très attention à mes frères.

Vous avez revu vos frères après 11 ans, comment cela s'est-il passé ?

Y. Y. : J'étais à la fois excitée et terrifiée. Je me demandais s'ils se rappelaient toujours de moi, s'ils savaient toujours parler japonais. J'avais peur qu'ils soient devenus des sympathisants de Kim Jong-il et qu'on n'ait rien à se dire ! Mais finalement, ils parlaient le japonais avec le dialecte d'Osaka comme avant. Ils n'avaient pas du tout changé! Ils étaient mariés, avec des enfants, et avaient des niveaux de vie plus élevés que la moyenne grâce aux envois d'argent du Japon.

Vos frères n'ont jamais pensé à s'échapper, comme les *dappokusha*, comme on appelle ceux qui ont fui le nord ?

Y. Y. : Ils disaient toujours en rigolant : "*On n'a pas cette endurance !*" En plus, il faut un miracle pour que la famille entière réussisse à s'évader, en général, c'est seul qu'on y arrive. C'est une expérience vraiment terrible, à vivre des années de clandestinité avant de réussir à le faire.

Vous avez publié l'histoire très personnelle de votre famille au risque de ne plus pouvoir les voir, pourquoi ce choix ?

Y. Y. : Il faut transmettre l'Histoire. 93 000 Coréens ont quitté le Japon pour la Corée du Nord et ne sont plus jamais revenus. Pourtant, à part quelques ouvrages mineurs parus dans l'archipel, personne n'aborde cette tranche de l'histoire et de la communauté coréenne d'après-guerre. C'est inconcevable, n'est-ce pas ? Il ne s'agit pas de s'attaquer à tous les sujets tabous, mais quand même, on ne peut pas prétendre comprendre le Japon sans traiter des *zainichi*, d'autant plus qu'on peut aborder le sujet de manière imaginative. Avec toutes ces contradictions, il y a matière !



DR

"Expulsons les Coréens !" peut-on lire sur cette pancarte brandie lors d'une manifestation organisée par le groupe d'extrême droite Zaitokukai.



Affiche du film Aishiki Sona de Yang Yong-hi.

Depuis le retour d'ABE Shinzô au pouvoir en 2012, il y a un regain de sentiments anti-coréens orchestrés par le groupe d'extrême droite Zaitokukai. Vous avez participé à des contre-manifestations, pouvez-vous nous décrire un peu l'ambiance ?

Y. Y. : Quand en pleine journée à Shinjuku, au centre de Tôkyô, on voit un defilé qui scande *"On va tous vous tuer !"* avec des pancartes représentant des Coréens et des cafards, et qu'on sait qu'ils ont eu l'autorisation pour le faire, c'est d'une violence vraiment insupportable. Je ne vois pas d'inconvénients à ce que des groupes extrémistes comme Zaitokukai existent, mais pas sur la place publique. Il y a des lois qui condamnent les menaces de mort exprimées par courriel ou autre, mais quand il s'agit d'une menace visant les Coréens, on dit que c'est la liberté d'expression ! J'aimerais bien personnellement qu'une manifestation de ce genre se déroule pendant les Jeux olympiques en 2020, pour voir la réaction des visiteurs étrangers !

Que pensez vous des écoles nord-coréennes au Japon ?

Y. Y. : J'ai fréquenté l'école nord-coréenne jusqu'à l'université. Par rapport aux écoles japonaises, il n'y avait pas de harcèlement ou de discrimination raciale. On pouvait être libre, on ne cachait pas son identité. A présent, la discrimination envers les *zainichi* a diminué mais par oubli, c'est pire! Les jeunes ne font pas de discrimination car ils ignorent l'histoire, ce qui est aussi une forme de crime. Quand des lycéens demandent pourquoi il y a autant de Coréens au Japon, on se dit qu'il y a un vrai problème d'éducation. Au Japon, nous sommes toujours dans un monde facilement contrôlable, idéal pour la propagande, il ne faut pas l'oublier.

La publication de votre travail a eu des conséquences sur votre vie familiale ?

Y. Y. : Oui, je suis interdite de séjour en Corée du Nord. Mais même si je ne peux plus voir mes frères, ils restent ma famille. Vraiment, la famille c'est quelque chose d'incroyable ! Dans ce sens, la Corée du Nord restera toujours le pays de ma famille.

PROPOS RECUEILLIS PAR A. D.-T.

INTERVIEW Souffrances nord-coréennes

Le journaliste Koh Young-ki a enquêté sur ces Nord-Coréens ayant fui leur pays soumis aux pires difficultés.

Koh Young-ki est un des rares journalistes à avoir enqueté sur la vie des clandestins Nord-Coréens à la frontière chinoise. Son livre intitulé *Kochebiyo, dappoku no kawa wo watare* (Kochebi, de l'autre côté de la rivière pour fuir le nord, inédit en français) sorti en 2012 raconte l'histoire des *kochebi*, les enfants des rues et par extension toutes les personnes, enfants et adultes, qui ont fui la Corée du Nord à cause des famines. Né à Osaka en 1966 de parents coréens, Koh Young-ki a fréquenté l'école japonaise puis nord-coréenne avant de rentrer comme rédacteur au *DailyNK,* un journal en ligne qui défend les droits de l'homme en Corée du Nord. Interdit de séjour au pays de la dynastie des Kim, dont il critique le système totalitaire, Koh Young-ki a choisi de se rendre à Enki, une ville à la frontière entre la Chine et la République populaire démocratique de Corée. Il y a rencontré des travailleurs clandestins qui vont et viennent au péril de leur vie pour nourrir leur famille restée sur place. On découvre dans son récit le chômage et la famine qui minent périodiquement le pays. Des milliers d'enfants mendiants hantent les rues. Les plus hardis essaieront de rejoindre la Corée du Sud ou le Japon au prix de plusieurs mois ou années d'errance.

Quel a été votre parcours et vos rapports à la Corée du Nord ?

Koh Young-ki : J'ai été élevé par des parents très communistes, du genre marxiste-léniniste. Mon père est arrivé du sud de la Corée au Japon dans les années 1930, pour travailler. Il a fait la traversée au péril de sa vie. La Corée était extrêmement pauvre après la colonisation de la péninsule par le Japon. Ma mére est née au Japon, mais ses parents venaient également du sud de la Corée, comme pratiquement tous les Coréens installés au Japon. A l'époque, le Parti communiste était tres puissant dans l'archipel. C'est ce qui explique cet engouement pour le nord. Il y avait une volonté des Coréens, victimes de discriminations, de se détacher du Japon et de regagner leur indépendance. Pour ma part, je lisais Rosa Luxembourg, mais j'ai toujours eu des doutes sur le système nord-coréen.

Vous vous êtes rendus pour la première fois à la frontière sino-coréenne à quelle occasion ?

K. Y. : J'étais journaliste au *DailyNK* depuis 1993 quand j'ai entendu les nouvelles de la famine en Corée du Nord. Il fallait que j'aille voir de mes yeux ce qu'il se passait. Je pensais jusque-là qu'on y menait une vie plus ou moins idyllique, nous avions très peu d'informations. Mais quand je suis arrivé en 1998 dans la ville d'Enki, à la frontière chinoise, c'était un véritable cauchemar. Une famine épouvantable avait fait fuir des milliers de gens – femmes, hommes et enfants – qui essayaient de traverser la frontière dans des conditions horribles. Cette famine a fait 3 millions de morts entre 1995 et 2000.



DR



DR



Reportage photo sur les kochebi et couverture du livre de Koh Young-ki.

Quelles étaient les causes de cette famine ?

K. Y. : Le système de gestion alimentaire complètement déficient du pays. Même s'il y avait des vivres, à un moment donné la distribution s'est arrêtée. Les gens ont attendu, en se disant que cela allait arriver et petit à petit, ils se sont affaiblis et sont morts. Il n'y a pas réellement de mort par la famine, c'est par la maladie qu'on meurt.

Votre livre raconte la misère, mais aussi une certaine vitalité

K. Y. : Oui, tout à fait. J'ai voulu raconter aussi comment tous ces gens survivent, et c'est parfois très drôle. Il y a vraiment des types pas possibles qui font tout pour vous escroquer. On a beau parler de la Corée du Nord, tout n'est pas que triste et sombre. La vie reprend toujours le dessus.

Vous êtes retournés plusieurs fois dans cette ville, et même récemment. Qu'est-ce-qui a changé depuis 1998 ?

K. Y. : La frontière est maintenant couverte de barbelés, c'est devenu encore plus difficile de passer depuis l'arrivée de Kim Jong-un à la tête du pays. Avant, les clandestins y séjournaient grâce à l'envoi de fonds mais à présent, ils s'y rendent comme des travailleurs émigrés pour travailler sur des chantiers afin de pouvoir envoyer l'argent tous les mois à leur famille. La Corée du Nord ressemble pas mal à l'Algérie! D'ailleurs, nous avons aussi au Japon d'excellents joueurs de foot issus de l'émigration comme Zidane ! Il y a une réelle dépendance économique qui existe entre un pays colonisé et son colonisateur. L'Algérie vit avec les euros, la Corée du Nord avec les yens et autres devises. La preuve, il y a environ 100 000 Nord-Coréens qui habitent en Corée du Sud : ça ne leur plaît pas forcément. Mais même s'ils veulent rentrer, ils ne peuvent pas, leur famille leur demande de rester pour l'envoi des fonds.

Comment voyez-vous l'avenir de la Corée du Nord ?

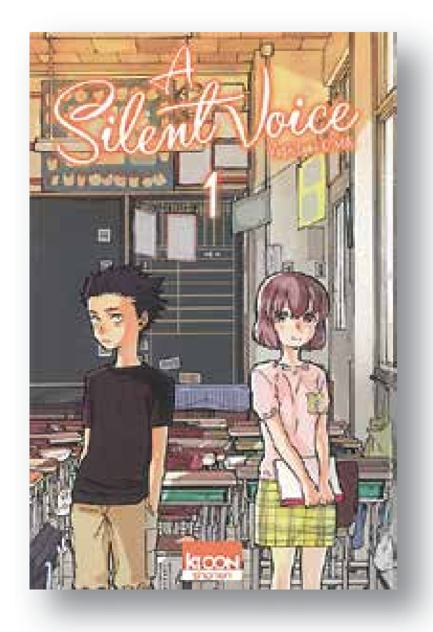
K. Y. : La Corée du Nord n'a pas assez de ressources pour survivre économiquement. Je pense que pour l'instant il n'y a que la normalisation des relations commerciales entre la Corée du Nord et le Japon qui puissent sauver la situation.

Propos recueillis par A. D.-T.


minuscule
UN MANGA POUR TOUTE LA FAMILLE !
Hakumei et Mikochi mesurent 9 centimètres et vivent dans la forêt. Elles habitent dans un tronc d'arbre, se déplacent à dos de scarabée et construisent des tentes avec des feuilles de mandarinier… C'est fou tout ce qu'on peut réaliser quand on n'est pas plus haut que trois pommes ! Venez partager leurs aventures à la fois simples, paisibles et attendrissantes. Ces minuscules personnages et leurs amis à fourrure vont enchanter votre quotidien !
minuscule 1
minuscule 2
12 FEVRIER
MAI
L'ÉVÉNEMENT MANGA 2015 !
komikku
コミック出版
ÉDITIONS

EDUCATION Le manga qui montre l'exemple

On a beau le dire et le répéter aux parents, tous les mangas ne sont pas des appels à la violence. Même si *A Silent voice* ne manque pas d'évoquer cette dernière, il le fait à dessein pour aborder la question de la discrimination liée à un handicap et



celle des brimades au sein de l'école. Premier récit de OIMA Yoshitoki connue pour *Mardock Scramble*, ce manga devrait être mis entre toutes les mains au moment où en France il est de bon ton de nous rappeler l'importance du bien-vivre ensemble. Bien entendu, cette série, qui a connu un grand succès au Japon, a une portée universelle. Une histoire propice à la discussion et au débat sur des sujets très sensibles.

A Silent voice, de OIMA Yoshitoki, trad. par Géraldine Outin, Ki-Oon, coll. Shonen, 6,60€

MUSIQUE Le bon écho

Le séisme du 11 mars 2011 a provoqué de nombreux traumatismes. Il a provoqué chez certains un réveil salutaire. C'est peut-être le cas pour



Maïa Barouh dont le nouvel opus *Kodama* (qui signifie "écho") est un retour aux sources, celles du folklore japonais riche mais un peu oublié. Pour la fille de Pierre Barouh, cet album est une nouvelle expérience qui nous entraîne dans des univers sonores riches et agréables. A découvrir également sur scène le 6 mars à la Maroquinerie dans le 20e à Paris.

Kodama de Maïa Barouh, Saravah Editions - Socadisc, 13,50€

CINÉ-CLUB Vichy sur les traces de Megumi

Enlevée en 1977 à l'âge de 13 ans par des agents nord-coréens, YOKOTA Megumi n'est jamais réapparue (voir pp. 8-9). Ses parents se battent depuis pour la retrouver. Rendez-vous avec le Japon vous propose de découvrir *Abduction*, le documentaire de Chris Sheridan et Patty Kim produit par Jane Campion, qui raconte sa douloureuse histoire, mais aussi l'engagement émouvant de M. et Mme YOKOTA.

Tarif de la soirée à 7 euros.

Centre commercial Les quatre chemins
35 rue Lucas - 03200 Vichy
www.rendezvousaveclejapon.fr

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Pas facile de vaincre certains sommets

Je rêvais de comprendre ce qui se passe en France comme lorsque je suis l'actualité japonaise. En arrivant sur le sol français, je vivais comme si j'étais dans une bulle où je n'entendais rien. Tout ce que je comprenais était ce que mes amis me disaient avec des mots adaptés à mon niveau de français. Ils étaient donc ma seule référence, au point que si l'un d'entre eux écoutait Mireille Mathieu, je faisais ma pédante devant mes compatriotes en disant qu'elle était la personnalité préférée des Français.

Ainsi, si je crois toujours que les Français s'intéressent beaucoup à la politique, c'est aussi parce que mon entourage en parle quotidiennement. Pour me mêler à leur discussion, j'essaye de capter des informations à la télé ou dans les quotidiens. Aujourd'hui, j'arrive enfin à lire des journaux sans passer des heures à chercher des mots dans le dictionnaire. Pourtant, il n'est pas évident d'approfondir la conversation avec ces Français, parce que je n'ai pas les bases de connaissances sur la société dans laquelle je n'ai pas grandi. Ces grands moments de solitude se ressentent aussi quand je suis devant les caricatures présentées dans les journaux français. Je ne peux pas comprendre la subtilité malgré son texte relativement simple. Ça ressemble à ces moments où je ne peux pas rigoler avec mes amis en écoutant leurs souvenirs du Club Dorothée même si je comprends la conversation. Je ne renonce pourtant pas à avoir un jour la capacité de saisir le sens des caricatures malgré leur niveau élevé. Si pour certains Français, le manga est l'entrée vers la culture japonaise, la caricature française me paraît être au sommet de l'esprit français. Pas facile d'y arriver et cela restera un des outils pour mesurer mes connaissances sur cette société. Mais en pensant à l'avenir, je me demande si je n'y arriverais pas plus vite, en lisant des mangas comme ces jeunes Français !



Human Academy : L'École Japonaise de
Manga, Anime, Jeux Vidéo

Ouverture des inscriptions lors du
42E FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA BANDE DESSINÉE d'Angoulême
Début des cours en septembre 2015

Nous espérons fortement que nos élèves français et européens, influencés par les mangas, les animes et les jeux vidéo, créeront des œuvres originales en s'appuyant sur nos enseignements techniques tout en s'inspirant de leur culture nationale ou régionale. La valeur ajoutée de l'école française viendra de la dispense des enseignements par un mangaka professionnel, et la mise en relation avec des services de rédaction de plus de 300 magazines de prépublication. L'entretien de liens avec le monde du manga, des animes et des jeux vidéo, sera une garantie du succès de l'école.

ÉTUDIEZ LE MANGA AUPRÈS DE SPÉCIALISTES JAPONAIS



121 rue de Bordeaux 16023 Angoulême Cedex, France
Tél. : (0)5 45 38 65 77 - Fax. : (0)5 45 38 65 66
Email : info-eu@athuman.com

Demandez notre documentation : http://eu.athuman.com

DVD Kawase Naomi se jette à l'eau

Présenté au Festival de Cannes, *Still the Water* permet à la cinéaste de nous rassurer sur son très grand talent.

Venue à Cannes avec la ferme intention ou la solide conviction d'obtenir la récompense suprême du plus grand festival de cinéma du monde, KAWASE Naomi en est repartie les mains vides. Pourtant *Still the Water (Futatsume no mado)* est sans doute l'une de ses grandes réussites depuis longtemps. Habituée à être invitée aux grands-messes cinématographiques, la réalisatrice avait fini par se contenter de faire films irréprochables sur le plan technique, mais qui ne portaient plus la force de *Suzaku (Moe no suzaku)* qui lui avait valu de recevoir la Caméra d'or en 1997 ou de *La Forêt de Mogari (Mogari no mori),* Grand prix du jury en 2007. En l'entendant affirmer que son nouveau film *Still the Water* méritait la Palme d'or et rien d'autre, beaucoup avaient souri devant ce manque de modestie. Comment une réalisatrice, de surcroît japonaise, pouvait avoir un tel aplomb ? se disait-on avec un petit sourire en coin avant même d'avoir vu le film. Pour être tout à fait honnête, même votre serviteur (sans doute déçu par les précédentes prestations de KAWASE) figurait parmi ceux qui la trouvaient un peu présomptueuse.

Force est de reconnaître que nous avons eu tort de penser que la cinéaste avait pris la grosse tête. *Still the Water* est un remarquable film qui recèle une force insoupçonnée. Les premiers plans montrent des vagues, ce qui peut en effet faire croire que la suite sera une succession de belles images sans profondeur. Eh bien, non. KAWASE Naomi a construit un récit qui n'en manque pas de profondeur (sans mauvais jeu de mots). Tourné dans les paysages magnifiques de l'île d'Amami, au sud de l'archipel, *Still the Water* raconte une quête d'identité dans un paradis terrestre où se joue une lutte acharnée entre la vie et la mort. La vie, c'est cette histoire d'amour entre deux adolescents Kaito et Kyôko. La mort, c'est ce cadavre découvert sur une plage par le jeune garçon et le décès annoncé de la mère de Kyôko atteinte d'une maladie incurable. Tandis que Kaito veut en savoir plus sur cet homme découvert sans vie et renouer avec son père parti s'installer à Tôkyô après le divorce d'avec sa mère, la jeune fille tente de l'aider et va apprendre à gérer le funeste destin qui attend sa mère. Des thèmes forts que la cinéaste aborde avec une grande sensibilité, en s'appuyant sur la nature omniprésente. C'est un peu comme si elle avait cherché à envelopper son propos avec la grâce de cette nature luxuriante dans cette partie du Japon.



Avec Still the Water, KAWASE Naomi signe l'un de ses meilleurs films.

Still the Water est un film vivant qui nous rappelle que nos existences sont soumises à des cycles et qu'il vaut mieux s'y faire. La rencontre de Kaito avec son père à Tôkyô est de ce point de vue intéressante. Ce dernier lui apprend comment vivre en dépit des doutes et des difficultés. Et puis, la lente agonie d'Isa, chamane et mère de Kyôko, est présentée non comme une fin, mais bien comme une sorte de nouveau départ. KAWASE Naomi parvient à nous emporter dans cette histoire pleine de force vitale. Le seul bémol porte sur la fin du film qui traîne un peu. Peut-être emportée par son élan, elle se montre un peu trop démonstrative. Son film aurait mérité mieux. C'est peut-être ce final un tantinet bavard qui a coûté la Palme d'or à *Still the Water*. En tout cas, on souhaite qu'en dépit de la déception d'être repartie bredouille la réalisatrice reviendra à Cannes avec une œuvre de cet acabit. Si vous ne l'avez pas vu, précipitez-vous sur le DVD.

GABRIEL BERNARD

RÉFÉRENCES

Still the Water (Futatsume no mado), de KAWASE Naomi est disponible en DVD et Blu-Ray chez Blaq out. 20 € (DVD) et 23 € (Blu-Ray).



Le Chef de Nobunaga
Ken est un cuisinier de notre temps. Mais un jour, il se réveille dans le Japon du XVIe siècle en pleine époque Sengoku, "l'ère des pays en guerre". Ayant entendu parler de ce cuisinier de talent vivant à Kyôto, Nobunaga, gouverneur féodal, décide d'en faire de force son cuisinier personnel…
Une incroyable histoire mêlant guerres et gastronomie !
Par Mitsuru NISHIMURA (Scénario) et Takuro KAJIKAWA (Dessin)
ANGOULÊME 2015
SÉLECTION OFFICIELLE
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE
komikku
コミック出版
ÉDITIONS
Le Chef de Nobunaga 1
Le Chef de Nobunaga 2
Le Chef de Nobunaga 3
Le Chef de Nobunaga 4
Le Chef de Nobunaga 5

INTERVIEW Taniguchi, dessinateur de fond

Le Festival d'Angoulême rend un bel hommage au plus européen des mangaka. *Zoom Japon* l'a rencontré.

TANIGUCHI Jirô est sans doute le dessinateur japonais qui a permis à de nombreux Français de s'intéresser au manga, cette forme d'expression que l'on pensait réservée aux adolescents boutonneux. Il est le chaînon qui a permis de rassembler les amateurs de bande dessinée et ceux qui ne juraient que par les héritiers de TEZUKA Osamu. Inspiré par les œuvres venues d'Europe, il a contribué à l'ouverture encore timide du Japon à la BD. Il était donc tout naturel que le Festival international de la bande dessinée d'Angoulême lui déroule le tapis rouge du 29 janvier au 1er février autour d'une impressionnante exposition qui se prolongera plusieurs semaines avant de partir pour un tour du monde. L'auteur de *L'Homme qui marche* (Casterman) nous avait déjà accordé un entretien il y a trois ans (voir *Zoom Japon* n°17, février 2012) au cours duquel il avait notamment abordé ses débuts. TANIGUCHI Jirô nous a, une nouvelle fois, reçus dans son atelier tokyoïte pour évoquer son œuvre et son travail de mangaka.

Quelle est votre principale motivation lorsque vous vous lancez dans un nouveau projet ?

TANIGUCHI Jirô : L'envie bien sûr. Les idées peuvent surgir après la lecture d'un livre ou l'observation de différentes situations. S'il y en a une qui me plaît particulièrement, j'en parle alors à un de mes éditeurs pour qu'il me donne son avis.

Comment réagit-il en général ? Avec enthousiasme ?

T. J. : Par le passé, ce n'était pas trop le cas. Il fallait tenir compte de l'orientation du magazine pour lequel je travaillais. J'arrivais à faire passer 30 % de mes idées. Même maintenant quand ça passe, l'éditeur intervient encore pour apporter son regard sur tel ou tel développement. Il est aussi une force de proposition. Il lui arrive de me transmettre des scénarios ou de me proposer des sujets. Et si ça me plaît, je me lance dans la réalisation.

Comment cette relation particulière avec les éditeurs a-t-elle évolué au cours de votre carrière ?

T. J. : J'en ai côtoyé beaucoup. Ce n'est donc pas évident de répondre à cette question tant leur personnalité était différente. Néanmoins, il y a quelque chose de très positif à collaborer avec un éditeur dans la mesure où il est capable de faire émerger des choses que je ne vois pas ou qui sont enfouies au fond de moi. Cela dit, après une longue carrière comme la mienne, j'ai plus de liberté dans mon travail. Par le passé, son interventionnisme et ses demandes de changer telle ou telle chose était source de stress pour moi. Désormais, je dispose de la possibilité de travailler comme bon me semble si j'en ai décidé ainsi.



Chez TANIGUCHI Jirô, à Tôkyô.

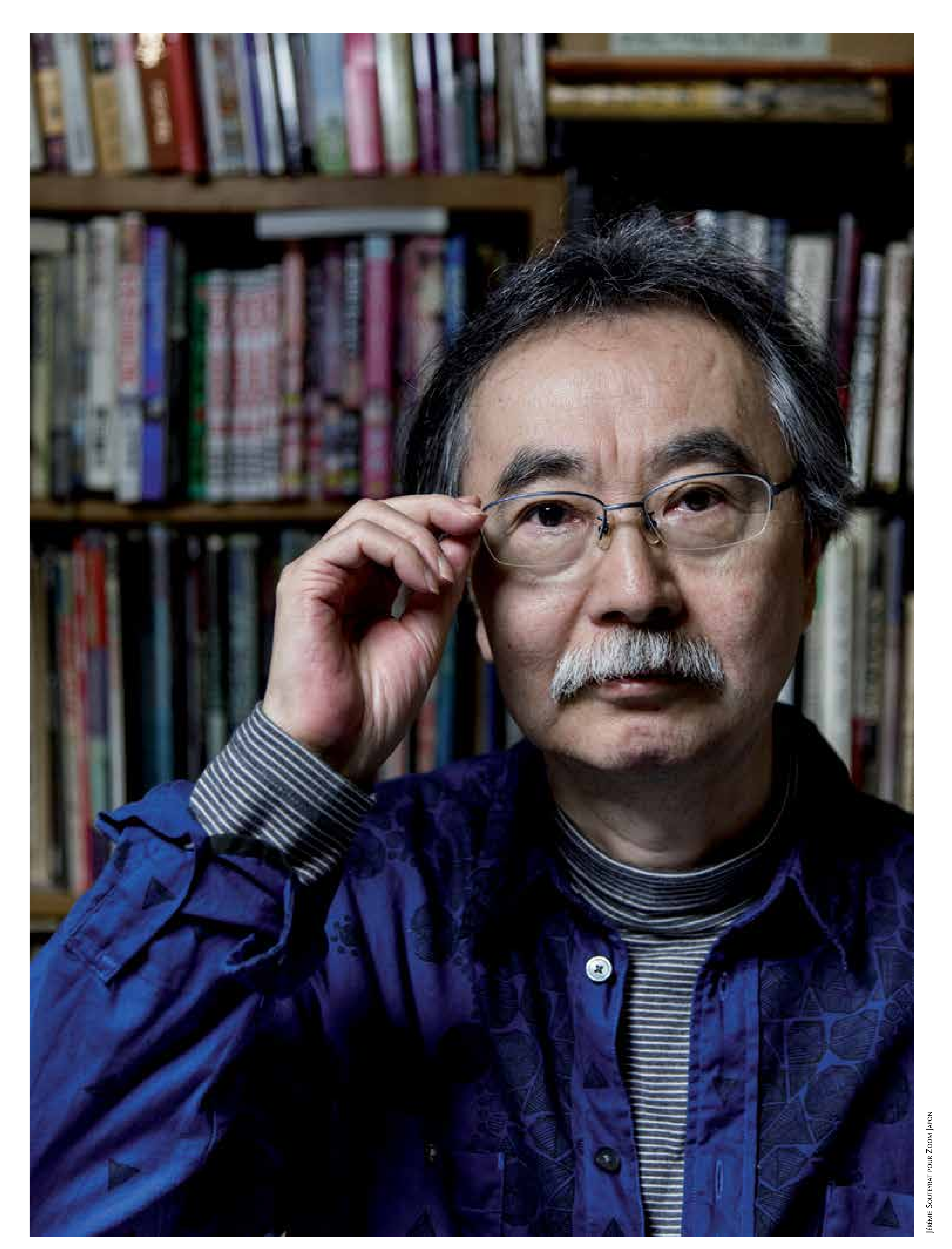
Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Comment cette omniprésence de l'éditeur au Japon est-elle perçue par vos amis dessinateurs étrangers qui ne connaissent pas ce genre de relation ?

T. J. : Je me souviens qu'à l'issue de mes premières rencontres avec des auteurs européens, j'avais ressenti une certaine jalousie à les voir travailler aussi librement. Ça me paraissait formidable et je rêvais de pouvoir disposer de la même latitude une fois rentré au Japon.

Toutefois à bien y réfléchir, je crois que c'est important d'avoir un interlocuteur avec qui on peut discuter du travail, qui est en mesure de vous dire ce qui ne va pas et ce qu'il faut changer. C'est ce rôle que joue l'éditeur. En Europe, ce personnage n'existe pas. Le dessinateur se tourne plutôt vers ses amis ou ses proches pour connaître leur avis. Ce n'est pas facile pour eux de faire des remarques négatives et la plupart du temps, ils sont plutôt tentés d'aller dans le sens de l'auteur. Je ne suis pas certain que ce soit une bonne chose. L'éditeur, lui, n'y va pas par quatre chemins, il vous dit directement ce qui ne convient pas à ses yeux.

Du coup, je pense que ce serait bien d'avoir au Japon une combinaison des deux systèmes. *(rires)* Car dans mon pays, le poids de l'éditeur est considérable. Ce n'est pas évident de dire si c'est bien ou mal. Mais il arrive que l'éditeur soit responsable de 80 % du contenu d'un manga. Ça, c'est évidemment trop. De mon côté, j'ai conquis une certaine liberté et j'en suis pleinement heureux.

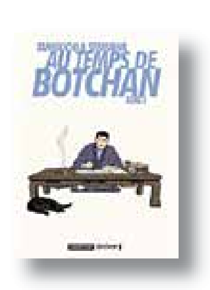


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Comment travaillez-vous avec les scénaristes quand vous n'êtes pas vous-même l'auteur de l'histoire ?
T. J. : La plupart du temps, la proposition de scénario arrive par l'intermédiaire d'un éditeur. Je le lis et si le sujet m'accroche, on peut alors se lancer dans l'aventure.

Etes-vous en contact permanent avec le scénariste lorsque vous entamez le travail ?
T. J. : C'est ce qui est arrivé sur le projet *Au temps de Botchan* dont SEKIKAWA Natsuo était le scénariste. Mais c'est plutôt rare. On se rencontrait souvent. Le manga avançait au fur et à mesure que le scénario progressait. On se consultait pour imaginer la suite des événements. Ça se faisait parfois sans intermédiaire.

Vous avez aussi travaillé de cette façon avec KUSUMI Masayuki pour *Le Gourmet solitaire* ?
T. J. : Pas du tout. Il n'y a pas eu de rencontres préliminaires. On m'a fourni le scénario et certains éléments de repérage à partir desquels j'ai entrepris la réalisation du manga. Nous nous sommes vus une seule fois avec KUSUMI-san pendant le processus de création. Ce n'était pas une rencontre pour discuter du contenu, mais plutôt pour faire le point. Et je me souviens que nous nous étions demandés tous les deux si cela donnerait naissance à une œuvre intéressante. Dans ces cas-là, le rôle de l'éditeur est primordial. C'est lui qui a l'œil pour voir ce qui marche ou ce qui ne marche pas.



L'enfance occupe une place prépondérante dans votre œuvre. Est-ce que votre propre enfance y est pour quelque chose ?
T. J. : Peut-être. Mais je crois que c'est inconscient. Ce qu'il m'intéresse d'étudier, c'est la façon dont les enfants deviennent des adultes. Quelles expériences mènent-ils pour y parvenir. En passant à l'âge adulte, j'ai essayé de me souvenir d'expériences de mon enfance et je me suis rendu compte qu'il y en avait beaucoup et que certaines d'entre elles avaient pesé sur ce que je suis devenu. C'est très important. Mais lorsqu'on est enfant, ce n'est pas facile de savoir comment réagir, s'il faut faire comme ci ou comme ça. C'est pourquoi, je crois que le mieux est de laisser parler l'instinct. Reste que l'enfant a ses parents et que ces derniers ont une grande influence sur lui. Je n'ai moi-même pas d'enfant, mais je me sens responsable de mes personnages comme si j'étais leurs parents.



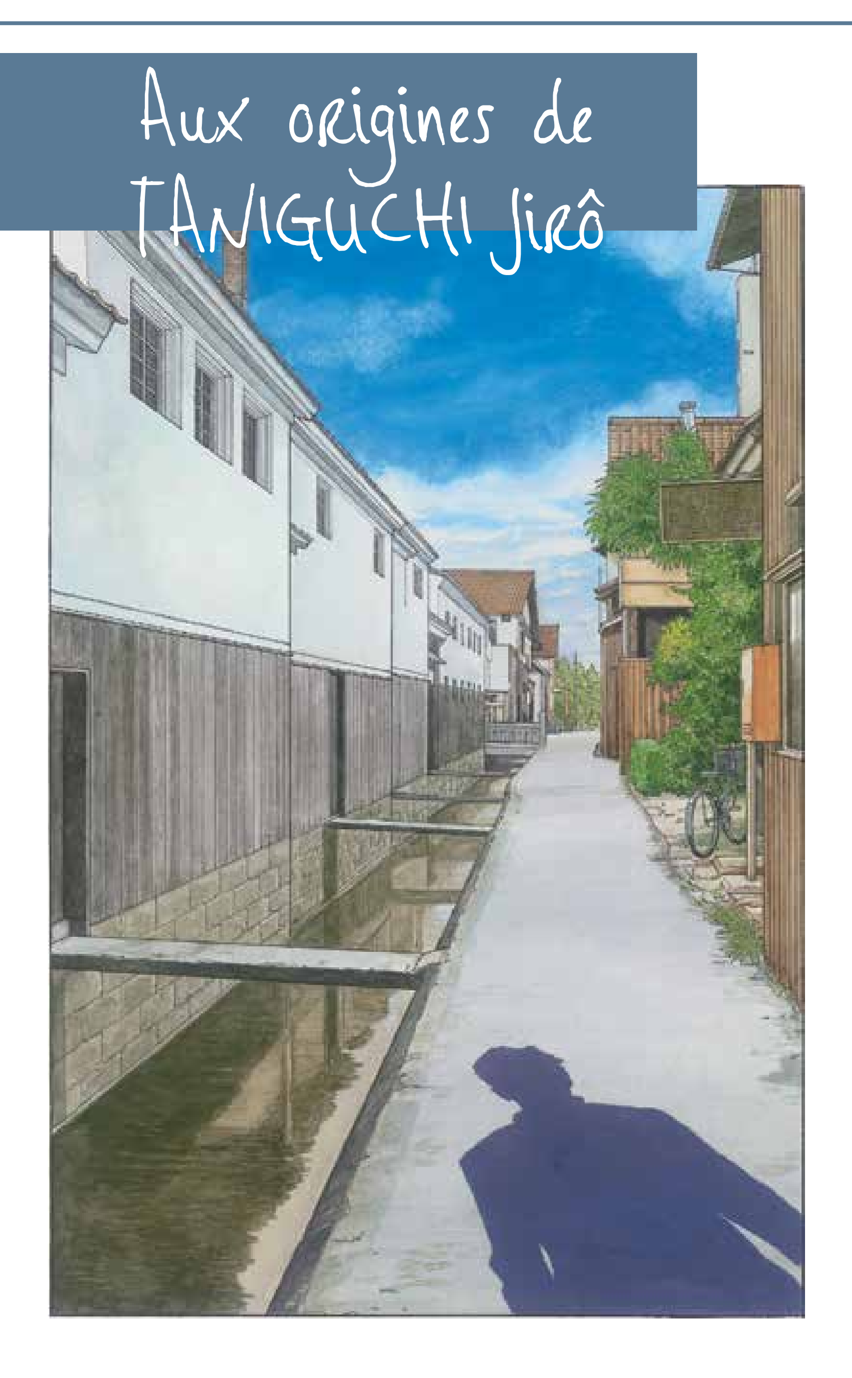
Le studio de TANIGUCHI Jirô, à Tôkyô, en novembre 2014.

JÉRÉMIE SOUTEYRAT POUR ZOOM JAPON

On fait souvent le rapprochement entre vous et le cinéaste OZU Yasujirô.
T. J. : C'est vrai, même si ce n'est pas volontaire de ma part. Lorsque le projet de *L'Homme qui marche* (Casterman) est venu sur la table, on a évoqué de le construire comme un film d'OZU. Mais je pensais alors que c'était impossible. Néanmoins j'ai commencé à travailler sur le sujet en ayant en tête ce défi de réaliser des images qui rappellent le cinéma d'OZU. J'ai donc visionné tous ses films et cela a dû finir par laisser des traces dans ma mémoire. Quand je commence une histoire, je ne pense jamais au cinéaste. J'en conclus donc que son style a imprégné mon cerveau.

Lorsqu'il filmait, OZU accordait beaucoup d'importance à ce qui se trouvait hors du cadre. Est-ce qu'il en est de même pour vous ? Faites-vous attention à ce qui est hors de la case ?
T. J. : Non, je ne vais pas jusque-là. *(rires)* Je ne m'intéresse qu'à ce qui se trouve dans chaque case et je fais très attention à sa composition. A

Aux origines de TANIGUCHI Jirô



TOTTORI, le royaume des mangas

La préfecture de Tottori est ce royaume choisi par les maîtres de renommée internationale ; à commencer par TANIGUCHI Jirô pour *Quartier lointain* puis MIZUKI Shigeru auteur de *Kitaro le repoussant* mais aussi AOYAMA Gôshô pour *Détective Conan*.

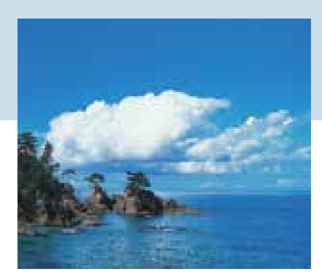


Encore de nos jours, dans ses vieilles ruelles où baigne chaleur humaine et tendresse, Tottori revit comme au temps de la belle époque. N' hésitez pas à nous rendre visite.

Rien que pour vous, un voyage à TOTTORI

















www.manga-tottori.jp

la différence de beaucoup d'autres mangas où le souci du détail n'est en général pas une préoccupation majeure, j'attache beaucoup d'importance à faire figurer le moindre détail. Ça me vaut parfois de recevoir des critiques de lecteurs. Mais pour moi, ne pas les inclure dans mon dessin, cela reviendrait à ne pas transmettre des éléments importants comme l'atmosphère d'un lieu par exemple. C'est une différence avec le cinéma d'ailleurs. Pour faire apparaître les détails dans un manga, il faut les dessiner et même les redessiner dans chaque case, ce qui demande un gros travail.

Pouvez-vous nous parler de votre relation à la nature ?

T. J. : A dire vrai, je crois que je me suis lancé dans la carrière de mangaka pour dessiner la nature. Mais à l'époque, les histoires en relation avec des animaux ou la nature étaient, à quelques exceptions près, refusées. Elles manquaient de ressort dramatique. On m'a gentiment fait comprendre que ce n'était pas le moment. Mais il y a des éditeurs que j'ai réussi à convaincre. Ça m'a permis de raconter des histoires qui m'avaient inspiré. Parmi les auteurs spécialisés dans la nature, il y a Jack London et TOGAWA Yukio. Ce dernier est le meilleur auteur japonais du genre. Il s'est beaucoup intéressé à la relation entre l'homme et la nature. Au Japon, il ne reste quasiment plus de *matagi*, ces hommes qui passaient le plus clair de leur temps auprès de la nature pour vivre. La région d'Akita, au nord-ouest de l'archipel, en abrite quelques-uns, mais ils sont cultivateurs la moitié du temps. Ils n'entretiennent plus le même rapport avec elle. C'est cette évolution que j'aimerais bien aujourd'hui pouvoir raconter. Les montagnes disparaissent, les animaux aussi. Les *matagi* n'ont plus de raison d'être.

Pourtant, à la télévision japonaise, on rapporte que les animaux sauvages comme les ours n'hésitent plus à sortir de leur territoire…

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



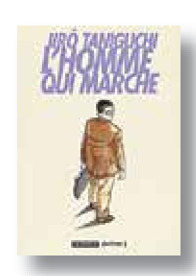
T. J. : C'est vrai. Il y a plein d'histoires comme ça, à Hokkaidô notamment. Je voudrais bien imaginer une histoire qui mettrait en scène le point de vue animal par rapport à celui de l'homme qui a empiété sur son territoire. Ce sera sans doute impossible, mais j'aimerais faire quelque chose autour du loup au Japon...

Dans *Elle s'appelait Tomoji* (rue de Sèvres), vous consacrez plusieurs pages au grand séisme de 1923 qui a détruit Tôkyô et sa région. Etait-ce pour vous un moyen détourné d'aborder le tremblement de terre de 2011 ?
T. J. : D'une certaine façon, oui. Mais en même temps, cet événement ne pouvait pas être absent de cette histoire qui se passe à l'époque du séisme. Par ailleurs, je me suis dit que je ne pouvais pas l'ignorer par rapport à l'histoire de cette famille. Voilà pourquoi j'y ai consacré quelques pages.

L'histoire est un sujet qui vous intéresse aussi. Vous avez abordé différentes époques. Il ne vous restait plus que l'ère Taishô (1912-1926). Vous le faites dans *Elle s'appelait Tomoji*. Est-ce le fruit du hasard ?
T. J. : Complètement. Il se trouve que le personnage principal de l'histoire est né à cette époque. Mais il est vrai que je désirais depuis longtemps produire une œuvre se déroulant pendant cette période courte, mais exceptionnelle au cours de laquelle beaucoup de choses se sont passées. C'est une période charnière extrêmement importante dans l'histoire du Japon.

Est-elle un lointain écho de la situation actuelle dans l'archipel ?
T. J. : Peut-être. On a pu imaginer qu'il ne s'agissait en définitive que d'un changement de nom après la disparition de l'empereur Meiji. En réalité, c'est une période au cours de laquelle la mode change, la politique aussi, la nature se rappelle au souvenir des Japonais et le pays commence à se lancer sur le chemin de la guerre. Je pense que c'est un moment historique marquant pour le pays comme avait pu l'être la fin de l'ère Edo (1603-1867). Mais ce qui s'est passé est très différent.

Vous sentez-vous concerné par l'actualité politique ?
T. J. : Oui, mais en même temps je n'ai jamais cherché à m'impliquer faute de connaissances.



Toutefois, après les événements de mars 2011, je me suis dit qu'il fallait que je m'y intéresse plus, car nous avions eu un comportement parfois irresponsable. Au fond, la politique en tant que telle ne m'intéresse pas, mais je me demande comment il faut s'y prendre pour se faire entendre. C'est un thème qui suscite mon intérêt.

Est-ce que le mangaka peut jouer un rôle politique ?
T. J. : J'en suis éloigné, mais il existe des dessinateurs qui traitent de sujets politiques comme KOBAYASHI Yoshinori [il est l'auteur controversé de récits historiques et politiques à vocation nationaliste, NDLR]. Il y a aussi le manga SHIMA Kôsaku dans lequel les sujets économiques sont dominants. Récemment, *Ichi efu* (1F) qui fait référence à la centrale nucléaire accidentée de Fukushima a suscité de l'intérêt. En ce qui me concerne, je préfère aborder les sujets au travers d'un traitement historique qui me convient davantage.

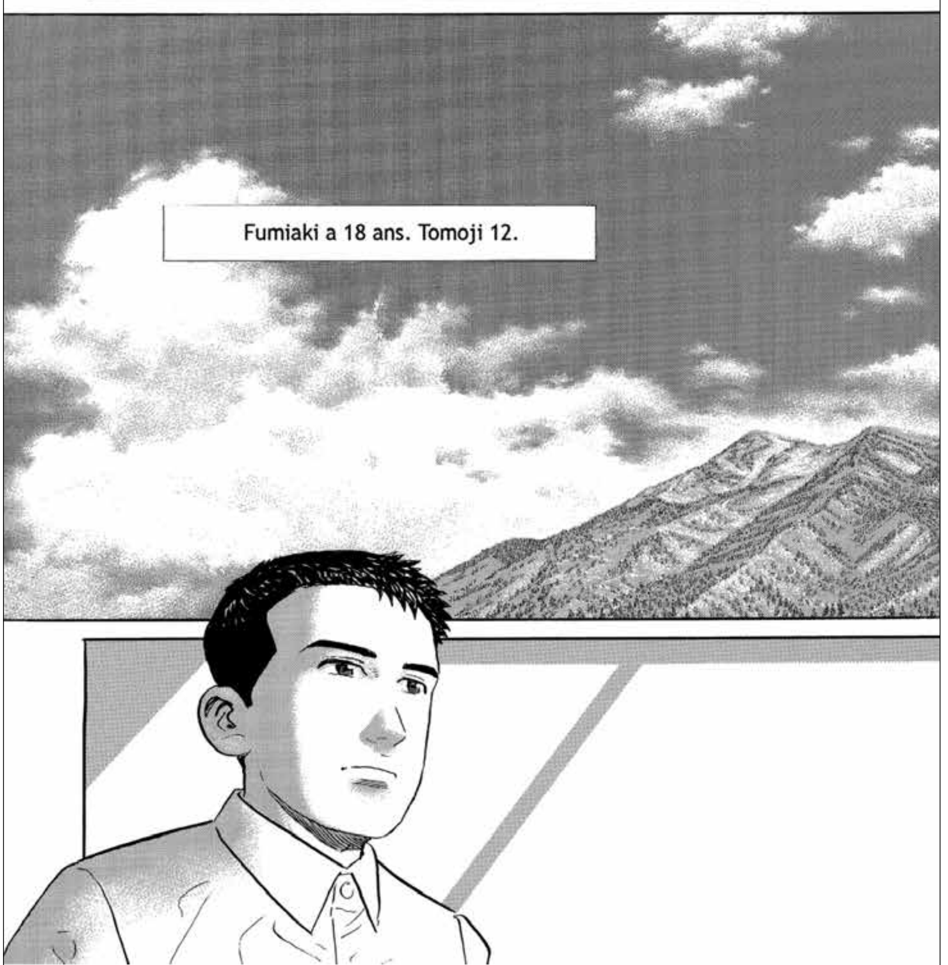
Vous faites souvent l'éloge de la lenteur dans vos histoires. N'est-ce pas un "message politique" entre guillemets que vous adressez à vos contemporains ?
T. J. : On peut l'interpréter comme ça.

PROPOS RECUEILLIS PAR ODAIRA NAMIHEI

NOUVEAUTÉ **Une rencontre extraordinaire**

***Elle s'appelait Tomoji*, dernier né de l'univers TANIGUCHI, est une magnifique histoire d'amour.**





Infatigable explorateur de l'histoire de son pays, TANIGUCHI Jirô a, au cours de sa carrière, entraîné ses lecteurs dans le Japon de l'ère Edo avec *Furari* (Casterman), de l'ère Meiji avec *Au temps de Botchan* (Casterman), de l'ère Shôwa avec *Le Journal de mon père* (Casterman) et de l'actuelle ère Heisei avec *Le Sauveteur* (Casterman). Il lui restait à traiter une des ères les plus courtes de l'histoire moderne du Japon : Taishô (1912-1926). C'est chose faite avec *Elle s'appelait Tomoji* qui paraît chez Rue de Sèvres, le jeune éditeur auquel on doit l'excellent *Giacomo Foscari* de YAMAZAKI Mari.

Cette période historique est extrêmement importante, car elle marque non seulement l'ancrage du pays dans la modernité qui se traduit par l'engagement sur la voie de la démocratie, mais elle est aussi synonyme de malheur avec le grand séisme du Kantô qui ravagea la région de Tôkyô le 1er septembre 1923. Dans ce manga qui met une nouvelle fois en évidence la sensibilité du mangaka, ces thèmes sont abordés de manière plus ou moins frontale. Le sujet du Japon qui se modernise apparaît au fil des pages par petites touches, celui du tremblement de terre est concentré sur quelques pages. Pour TANIGUCHI, il était important de revenir sur cet épisode tragique qui fait écho au drame du 11 mars 2011. Très affecté par les conséquences du tsunami, il a très peu abordé la question si ce n'est dans *Les Gardiens du Louvre* (Louvre éditions-Futuropolis). L'histoire d'UCHIDA Tomoji lui a donné l'occasion de montrer cette *"vision d'enfer"*.

Réalisé à la demande d'un temple bouddhiste qui voulait rendre hommage à sa fondatrice, ce manga n'est pas une œuvre de "propagande" à la gloire d'une femme qui a finalement trouvé sa voie dans la spiritualité. L'auteur ne fait allusion à la fondation du temple Shôjushin qu'à la dernière page, préférant se concentrer sur la construction de la personnalité de l'enfant puis de l'adolescente. S'appuyant sur le scénario d'OGIHARA Miwako, TANIGUCHI prouve une nouvelle fois qu'il dispose d'un incroyable talent pour transmettre les émotions de ces personnages qui ne sont pourtant pas animés. Leur regard, l'expression de leur visage ou encore leur façon de s'intégrer dans les décors, tout cela contribue à créer un très fort attachement à l'histoire et à ses protagonistes.

Et puis, il y a la nature omniprésente. Généreuse, parfois impitoyable, elle est le fil conducteur de ce récit. Tomoji vit à Yamanashi, à l'ouest de la capitale, une région montagneuse qui permet au spécialiste du genre de montrer encore son talent. A l'instar des héros de ce manga, le lecteur apprécie aussi de pouvoir profiter de ces paysages merveilleux de la campagne japonaise. *Elle s'appelait Tomoji* s'ouvre d'ailleurs sur une description physique de l'environnement naturel dans lequel va évoluer la jeune fille. Les premiers mots qu'elle prononce concernent la beauté du paysage. *"Ah ! Que c'est beau !"*, dit-elle les bras écartés comme si elle s'offrait à la nature. Celle-ci le lui rend bien et semble la protéger. La présence aérienne d'un aigle dont le cri attire dans les premières pages l'attention de Tomoji et de Fumiaki qui deviendra plus tard son mari est un élément important. Il les accompagnera tout au long du récit comme pour signifier qu'il est là pour assurer leur protection. Il est utile de rappeler que dans le bouddhisme, l'aigle, converti par Bouddha, est devenu le protecteur de ses enseignements.

RÉFÉRENCES

Elle s'appelait Tomoji, de TANIGUCHI Jirô, trad. par Corinne Quentin, Rue de Sèvres, 17 €.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Elle s'appelait Tomoji dans l'atelier de TANIGUCHI Jirô, à Tôkyô.

L'histoire de Tomoji ne se résume pas pour autant à son cheminement spirituel. TANIGUCHI lui ajoute une dimension amoureuse tout aussi subtile. Le rapport amoureux se construit là aussi par petites touches. Chacun de leur côté, les deux personnages de ce rapprochement amoureux vivent les mêmes événements dans des endroits différents, mais leurs réactions identiques nous amènent à comprendre que leur destin est durablement lié. C'est une belle façon d'évoquer les rapports amoureux entre deux individus que tout séparait. L'amour transcende tout. S'il faut tirer une morale de ce très beau récit, c'est peut-être celle-ci. *Elle s'appelait Tomoji* est en définitive une ode à l'amour au travers des liens familiaux, du rapport à la nature et de la relation entre Tomoji et Fumiaki. Et franchement, on ne s'en plaint pas du tout.

O. N.

DÉCOUVERTE Contemplation mode d'emploi

Avec *Les Gardiens du Louvre,* TANIGUCHI Jirô propose une œuvre haute en couleurs, invitant à l'introspection.

Depuis qu'il a réalisé son fameux carnet de voyage sur Venise pour le compte de Louis Vuitton, TANIGUCHI Jirô reconnaît sa passion pour la couleur et le travail qui accompagne son utilisation. C'est la raison pour laquelle il s'est attelé à la réalisation des *Gardiens du Louvre* avec l'envie de donner aux lecteurs non seulement une histoire originale, mais aussi de leur offrir un récit éclatant de couleurs. Si la publication au Japon sous forme de feuilleton s'est faite en noir et blanc – dans la presse magazine, c'est une habitude –, l'édition française respecte le désir initial du mangaka. Le résultat est tellement impressionnant que les Japonais disposeront eux aussi d'une version originale en couleurs qui leur permettra de prendre la mesure de la beauté des lieux visités par le personnage principal, un dessinateur décidé à découvrir Paris et ses musées.

Il ne s'agit pas pour autant d'une sorte de guide touristique graphique même si la façon de dessiner le plus grand musée du monde a de quoi inciter les plus rétifs d'entre nous à s'y rendre. Comme souvent avec TANIGUCHI, il s'agit d'un récit initiatique. Le Louvre comme d'autres choses importantes dans la vie, ça se mérite et ça se déguste comme un bon vin. Dans un endroit aussi chargé d'histoire qu'est ce musée, il y a forcément autre chose qu'une succession de toiles ou de sculptures. Dans les années 1960, Claude Barma, talentueux homme de télévision, avait imaginé l'existence de *Belphégor ou le fantôme du Louvre*. Le feuilleton avec notamment Juliette Gréco est devenu une référence pour toute une génération, en raison de son côté fantastique et étrange. Le Louvre suscitait alors davantage la peur que le plaisir de s'y rendre. Dans *Les Gardiens du Louvre,* le mangaka fait aussi appel au fantastique pour construire son histoire. A la manière de *Quartier lointain* (Casterman), il transporte son personnage dans le temps et dans l'espace à la rencontre de la mémoire de ce merveilleux endroit *"situé à la frontière du rêve et de la réalité",* mais surtout pour rappeler au lecteur l'importance de savourer les choses.

On retrouve donc dans ce bel ouvrage l'une des obsessions du dessinateur qui, depuis *L'homme qui marche* (Casterman), encourage ses contemporains à prendre le temps et à ne pas se comporter en consommateurs compulsifs. Lorsque le héros de l'histoire se retrouve nez à nez avec le premier des gardiens après son malaise qui le télétransporte dans une autre dimension, le héros demande à voir La Joconde. Surpris de découvrir le tableau de Léonard de Vinci dans une salle vidée de la foule habituelle, son accompagnatrice de l'autre dimension, le ramène soudain à la réalité pour l'amener à réaliser que *"tout ça n'est guère propice à la contemplation picturale".*

Le grand mot est lâché : contemplation. *"Il faut saisir dans la nature un ordre de beauté qui la dépasse",* assure un autre de ces gardiens. Tout est là dans ces quelques phrases et dans la construction graphique du récit qui accorde beaucoup d'importance aux sensations visuelles. A la lecture des *Gardiens du Louvre,* on peut saisir le plaisir qu'a pu ressentir TANIGUCHI en la réalisant et peut-être sa frustration quand elle a été publiée initialement en noir & blanc. Car le travail de la couleur dans ce manga en particulier lui donne une dimension supplémentaire et le sublime. On peut se demander si l'auteur de *Terre de rêves* (Casterman) est tenté par une nouvelle carrière de peintre. Que nenni, TANIGUCHI rappelle : *"sans le dessin, la peinture ne saurait exister".* En ce sens, *Les Gardiens du Louvre* peuvent être considérés comme une œuvre introspective de TANIGUCHI qui souhaite bien sûr rendre hommage à l'art et à cette institution qu'est le Louvre, mais qui s'interroge aussi indirectement sur sa qualité de mangaka. Il le fait de bien belle manière avec cette force tranquille qui caractérise une très grande partie de son œuvre. Il ne vous reste plus qu'à en profiter.

GABRIEL BERNARD



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Dans l'atelier de TANIGUCHI, à Tôkyô, on peut apercevoir une page des Gardiens du Louvre *dans sa version japonaise en noir & blanc.*

RÉFÉRENCES

Les Gardiens du Louvre, de TANIGUCHI Jirô, trad. par Ilan Nguyên, Louvre éditions et Futuropolis, 20 €.

GASTRONOMIE **L'homme qui nous régale**

TANIGUCHI apprécie la cuisine dotée d'une âme. C'est ce qui ressort de l'une de ses œuvres phares : *Le Gourmet solitaire.*



TANIGUCHI Jirô avec la figurine du héros imaginé par KUSUMI Masayuki dans Le Gourmet solitaire

JÉRÉMIE SOUTEYRAT POUR ZOOM JAPON

Lorsqu'on demande à TANIGUCHI Jirô ce qu'il aime manger, il commence à réfléchir à voix haute. Il semble hésiter, puis d'une voix décidée, il répond : des nouilles. Le mangaka apprécie les *râmen*, les *undon* ou encore les *soba*. Une nourriture simple, mais roborative qui constitue un élément de base essentiel de la cuisine japonaise. Il existe d'ailleurs l'expression *ichijû issai* (une soupe et un accompagnement) qui constitue en quelque sorte la définition de l'équilibre nutritionnel pour un Japonais. En ce sens, les pâtes sont idéales car elles concentrent souvent ce principe dans un unique récipient. Voilà pourquoi il est difficile d'imaginer un Japonais qui ne mangerait pas au moins une fois par jour un plat de nouilles. L'omniprésence de petits restaurants de *râmen* ou de *soba* dans les centres-villes de l'archipel illustre bien l'importance de cette cuisine somme toute banale. La personnalité de TANIGUCHI Jirô s'accorde parfaitement à la simplicité de cette cuisine.

Ce n'est sans doute pas un hasard que le mangaka se soit décidé de créer, entre 1994 et 1996, *Le Gourmet solitaire* (Casterman) à partir d'un scénario de KUSUMI Masayuki. Adapté depuis 2012 à la télévision par la chaîne TV Tôkyô, le manga connaît une seconde jeunesse au Japon. Comme d'autres œuvres de TANIGUCHI, cet ouvrage fait la part belle à la lenteur et à la découverte. C'est en effet un ouvrage qui se déguste et qui ne souffre pas qu'on le lise à la va-vite comme on le fait trop souvent avec les mangas. Il aide surtout à saisir que la cuisine japonaise ne se résume pas à la cuisine *kaiseki*, haut de gamme et sophistiquée, que les médias et les autorités japonaises tentent d'imposer dans le reste du monde. Il nous transporte dans ce Japon qui ne ressemble en rien à celui des cartes postales ou des pages de papier glacé dans les magazines. *"J'ai vraiment l'impression de me trouver dans un autre monde. L'atmosphère qui règne ici me ferait presque oublier ma réalité quotidienne"*, explique, à un moment, le héros du *Gourmet solitaire.* TANIGUCHI et KUSUMI invitent donc les lecteurs à se lancer dans une aventure gustative qui est aussi une réflexion philosophique sur notre rapport à la nourriture et à autrui. Le personnage principal a beau être "solitaire", ressembler à un salaryman ordinaire comme on en croise tant au Japon, il est très sensible à l'atmosphère qui règne dans le lieu. *"L'ambiance des terrasses de grands magasins, ça ne change jamais... C'est une atmosphère à part... C'est comme une bulle d'air dans la grande ville..."*, constate-t-il alors qu'il s'apprête à déguster des *udon* de Sanuki.

Avec *Le Gourmet solitaire*, les deux auteurs fournissent en définitive la recette pour se transformer en véritable gourmet, c'est-à-dire une *"personne qui sait apprécier la bonne cuisine"* pour reprendre la définition du Larousse. Evidemment, la lecture de ce manga est hautement recommandée à toutes les personnes qui souhaitent se rendre au Japon. C'est en effet une excellente introduction, voire un parfait mode d'emploi, pour tous ceux qui veulent pénétrer une partie de l'âme japonaise. Cela permet aussi de comprendre pourquoi les Japonais sont de véritables aventuriers du goût, toujours prompts à faire des expériences culinaires tant qu'il se dégage une force d'attraction des restaurants qu'ils croisent sur leur chemin. *Le Gourmet solitaire* nous rappelle que la cuisine est un ensemble qui ne se limite pas simplement à une combinaison d'ingrédients.

ODAIRA NAMIHEI

LA RECETTE DE HARUYO

TEUCHI UDON
(Udon fait à la main)



PRÉPARATION

1 - Dans un grand bol, mélanger les farines.
2 - Ajouter de l'eau mélangée avec le sel.
3 - Bien mélanger.
4 - Pétrir jusqu'à absorption totale de l'eau par la farine.
5 - Faire une boule.
6 - La placer dans du plastique et l'envelopper dans une serviette.
7 - Pétrir avec les pieds pendant 20 minute environ !
8 - Faire une boule, bien couvrir avec du film alimentaire, puis laisser reposer pendant 1 heure
9 - Etaler puis plier la pâte.
10 - La découper en bande de 6 à 8 mm de largeur.



11 - Faire chauffer une casserole d'eau froide.
12 - Cuire dans l'eau bouillante 11-12 minutes.
13 - Egoutter puis bien rincer sous l'eau froide
14 - Réchauffer puis servir dans un bouillon avec quelques garnitures.

INGRÉDIENTS
(pour 3 personnes)

150g de farine T65
150g de farine T45
15g de sel
150ml d'eau



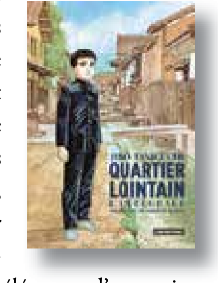
La célèbre “montagne magique” surplombe le vieux Kurayoshi que TANIGUCHI Jirô évoque dans son Quartier lointain.

Gabriel Bernard

ITINÉRAIRE **Sur les traces de Taniguchi**

A 700 kilomètres à l’ouest de Tôkyô, la préfecture de Tottori ne manque pas d’attraits pour les curieux.

Tout a commencé dans un train, un peu comme pour NAKAHARA Hiroshi, le personnage principal de *Quartier lointain* (Casterman). L’objectif était de partir à la rencontre de cette région qui a vu naître TANIGUCHI Jirô, l’un des dessinateurs japonais les plus connus en France, mais dont la notoriété au Japon n’est sans doute pas à la hauteur de son talent. Bordant la mer du Japon, la préfecture de Tottori n’est pas pour autant dominée par l’océan. La montagne n’est pas très loin, ce qui lui permet de proposer une diversité de paysages susceptibles de ravir les plus exigeants des voyageurs. La première étape de ce périple est Kurayoshi, une petite cité arrosée par les rivières Ogamo, Kou et Tenjin, dont le vieux quartier dominé par le mont Utsubuki est un des principaux éléments d’attraction. En sortant par la sortie sud (minamiguchi) de la gare, après avoir laissé ses bagages à la consigne automatique, on est loin de l’atmosphère de *Quartier lointain*. Pour la retrouver, il faut, comme le héros de l’histoire, prendre le bus (230 yens, descendre à Akagawara - Shirakabedozô) ou, si la météo s’y prête, se lancer dans une promenade d’une bonne trentaine de minutes qui permet ainsi de découvrir à quoi ressemble une ville de province japonaise. Il suffit d’emprunter la longue avenue face à la gare. Elle est caractéristique de nombreuses villes provinciales sans caractère. L’architecture n’est guère remarquable, mais si l’on est gourmand, c’est un lieu de passage incontournable. TANIGUCHI Jirô



est un grand amateur de nouilles (voir pp. 28-29) comme il nous l'a confié. A Kurayoshi, les restaurants de *râmen* ne manquent pas. Deux établissements, cependant, se détachent des autres. Le premier se trouve sur la droite en descendant cette fameuse avenue. Situé dans le renfoncement d'un parking réservé aux clients du magasin Geo, Kôga fait partie des 66 meilleurs restaurants de râmen de la préfecture. Si son allure fait davantage penser à une cantine, il n'en propose pas moins une excellente cuisine dont le goût suscite, dit-on, la *"nostalgie du bon vieux temps"*. Ses fameux *natsu uma râmen* (550 yens, tél. 0858-26-7288) ont acquis une réputation qui dépasse largement les limites de la ville. Le plat se marie bien avec l'atmosphère qui se dégage des œuvres du mangaka. Sur le trottoir d'en face, un peu avant, Kôga, un autre restaurant de râmen s'est taillé une solide notoriété parmi les amateurs de nouilles. Depuis 2004, Gottsuo râmen propose des râmen préparés dans un bouillon à base de bœuf (650 yens, tél. 0858-26-3813) que l'on savoure jusqu'à la dernière goutte. L'atmosphère y est plus feutrée que chez Kôga et se prête davantage à un dîner.

Au bout de la longue ligne droite, il suffit de suivre la courbe de la route et de passer la rivière Tenjin. En avançant vers le mont Utsubuki que l'on aperçoit à l'horizon, on distingue sur la gauche un bâtiment de verre et de métal dont l'architecture n'a rien à voir avec le reste de la ville. Conçu par l'architecte américain d'origine argentine César Pelli, ce vaste espace abrite notamment le Nashikko kan, le musée de la poire. Un lieu étonnant où l'on peut tout apprendre sur ce fruit qui a fait la gloire de la région grâce à la variété XXe siècle (Nijûseiki nashi). A quelques centaines de mètres de là, on change totalement d'univers. A l'instar de NAKAHARA Hiroshi, on a l'impression d'avoir remonté le temps. Le Kurayoshi de *Quartier lointain* est devant vos yeux. Tout y est. Les anciens entrepôts aux murs blancs caractéristiques, les boutiques à l'ancienne avec leurs enseignes d'un autre âge et l'étroitesse des petites rues qui tranche avec les grandes rues du quartier

Gabriel Bernard

A Kurayoshi, on retrouve l'atmosphère de certaines œuvres de TANIGUCHI Jirô.


Gabriel Bernard

Les fameuses dunes de Tottori dominent la mer du Japon souvent agitée et capricieuse.

proche de la gare. Cette plongée dans le passé a quelque chose de grisant même si l'exploitation touristique de ce quartier lui a fait perdre le côté humain qu'on trouve dans l'œuvre du mangaka. Toutefois, dès que l'on s'éloigne des anciens entrepôts transformés en boutiques de souvenirs, on arrive à retrouver l'ambiance de *Quartier lointain*. A proximité de l'arrêt de bus Akagawara - Shirakabedozô, se trouve un petit musée gratuit consacré au chemin de fer (Kurayoshisen tetsudô kinenkan). C'est le seul endroit où les visiteurs sont priés d'allumer et d'éteindre l'électricité en entrant et en sortant. Il n'est pas d'une grande richesse, mais les nombreuses photos présentées permettent d'apprécier une époque révolue quand la ligne Kurayoshi était encore exploitée entre Kurayoshi et Yamamori. C'est d'ailleurs une gare de cette ligne abandonnée en 1985, celle d'Utsubuki, qui a été transformée en musée. Une fois achevée la promenade dans les petites rues qui longent la petite rivière Tama, l'ascension du mont Utsubuki ne manque pas d'intérêt. De loin, il donne l'impression d'être inaccessible tant la forêt semble dense. Mais en réalité, il regorge de nombreux trésors qui valent bien de prendre une bonne heure de balade. Au printemps, au moment de la floraison des cerisiers, c'est un émerveillement qui lui vaut de figurer parmi les cent plus beaux sites de l'archipel pour admirer ces arbres en fleurs. A une vingtaine de minutes de là en taxi se trouve la station thermale de Misasa (Misasa onsen) qui célèbre ses 850 ans d'existence. Lieu idéal pour se détendre et passer la nuit après une journée bien remplie, la petite cité thermale ne manque pas d'établissements pour satisfaire les amateurs de bains et de bonne chère. L'une des particularités de Misasa est de posséder des eaux enrichies en radium et au radon, que la chimiste et physicienne française Marie Curie a découvert en 1898. Il n'est donc pas étonnant que cette dernière y soit célébrée. Les prix pour une nuit comprenant deux repas varient de 13 000 à 21 600 yens selon l'hôtel choisi. Parmi les plus agréables figures le Misasakan (tél. 0858-43-0311). Outre un tarif abordable (13 650 yens), cet établissement dispose d'un magnifique jardin japonais que l'on peut admirer pendant les repas ou dans le vaste hall d'accueil. Le service y est par ailleurs irréprochable, ce qui donne envie d'y rester plus longtemps. D'ailleurs, Misasa signifie "trois matins". C'est, dit-on, le nombre de fois où il faut prendre un bain dans les eaux chaudes de la station thermale pour rajeunir et retrouver la forme. De retour à la gare de Kurayoshi par l'une des navettes gratuites qui desservent Misasa, on peut emprunter le train jusqu'à Yura à une dizaine de kilomètres. Avec un peu de chance, on peut tomber sur le train Conan


Gabriel Bernard

Le Takumi Kappôten est le lieu parfait pour une pause déjeuner.



Gabriel Bernard

Hokuei abrite le Gôshô Aoyama Manga Factory, un musée dédié au père de Détective Conan.

à l'effigie du personnage de manga imaginé par AOYAMA Gôshô. En plus d'être la région natale de TANIGUCHI Jirô, Tottori est aussi celle du créateur de Détective Conan et celle où a grandi le génial MIZUKI Shigeru. La renommée internationale de ce personnage a transformé la vie de Hokuei qui, en dehors d'un musée consacré au mangaka, a décidé de mettre à l'honneur Conan. La gare de Yura a le surnom officiel de gare Conan avec un magnifique bronze de ce héros traduit dans le monde entier. A une cinquantaine de mètres de là, la bibliothèque est aussi aux couleurs du personnage comme les plaques d'égout. Pour se rendre au Gôshô Aoyama Manga factory (9h30-17h, 700 yens), il suffit de suivre une route balisée pendant une vingtaine de minutes, de traverser le pont Conan et d'admirer quelques dessins et autres sculptures. Le musée est reconnaissable à la coccinelle jaune qui est garée devant. A la différence d'autres lieux dédiés à des mangaka, il n'est pas interdit de photographier (sauf exceptions). La visite ravira les fans qui sauront tout de ce mangaka prodige.
Ensuite direction Tottori où TANIGUCHI a planté le décor du *Journal de mon père* (Casterman). Célèbre pour ses dunes (Tottori sakyû) qui attirent chaque année des centaines de milliers de personnes, la principale ville de la préfecture éponyme détruite en partie par un gigantesque incendie en 1952 a su conserver cette atmosphère intimiste qui se dégage des œuvres du mangaka. Deux endroits situés à proximité de la gare en sont la parfaite illustration. Le musée de l'artisanat (Tottori mingei bijutsukan, 10h-17h, fermé le mercredi, 500 yens) et le restaurant Takumi-kappôten (tél. 0857-26-6355) qui le jouxte. Dans ces deux lieux, on trouve des objets qui incarnent l'âme japonaise par leur simplicité et leur beauté. Et lorsqu'on s'y retrouve, on a l'impression d'être dans un rêve à l'instar de NAKAHARA Hiroshi. Le temps de déguster un *gyûdon* (mijoté de bœuf sur un lit de riz, 1 080 yens), il sera temps de reprendre le train vers d'autres régions chères aux yeux de TANIGUCHI comme les Alpes japonaises. Pour une aventure temporelle.



GABRIEL BERNARD



cours

● **JAPONAIS** Rien que pour les gens qui veulent parler, étudier le japonais www.nihongo-dojo-paris.com

Atelier de pâtisserie japonaise par Walaku

Le chef pâtissier vous propose de réaliser 3 patisseries de printemps

Pâtisserie WALAKU
33 rue Rousselet 75007 Paris
01 56 24 11 02

● **Ateliers DESSIN-MANGA** Réalise ton propre manga! Stages intensifs pendant les vacances de février. 5 jours. De 11h~15h. 265€ttc (matériel et repas compris). Attention nombre de places limitées. Informations et inscription sur www.espacejapon.com

Stage Taiko & Nature

D'une durée de 3 jours, ce stage se déroulera les 1er, 2 et 3 mai 2015 à la Bergerie de Villarceaux (60 min de Paris). Située dans le Parc naturel régional du Vexin, la Bergerie de Villarceaux est un écrin idéal à la pratique du Taiko.
Tous les renseignements sur www.tsunagari-taiko-center.com

logements

●**Paris Fudosan le spécialiste de l'immobilier** franco-japonais à Paris recherche des STUDIOS à louer pour ses clients japonais. Paris Fudosan 18 rue de Richelieu 75001 Paris 0142868739 service@paris-fudosan.com

événements

Et Vie Danse
dim. 8 février 20h.
à l'Auguste Théâtre

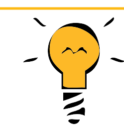


Et Vie Danse est un trio surprenant qui renouvelle la forme traditionnelle du spectacle musical. Tantôt sketchs comiques, tantôt mélodies douces ou enjouées... Le trio vous propose un spectacle original et bourré d'énergie.

Entrée 20€
6 imp. Lamier 75011

Tarifs des annonces (pour 100 carac.)			
Emploi	50€ttc	20 car. suppl.	5€ttc
Evénement	45€ttc	option web (publication immédiate sur le web + 5 img.)	20€ttc
Cours	40€ttc	cadre	50€ttc
Amitié	40€ttc	gras	50€ttc
Logement	35€ttc	img. papier	100€ttc
Divers	30€ttc		
Options			

Pour passer votre annonce dans ZOOM Japon, veuillez vous rendre sur **www.zoomjapon.info**



divers

Japan Rail Pass
Vente de JR pass par internet
www.jr-pass.fr

Les Natto du dragon sont produits avec le plus grand soin à partir de soja Français **issu de la culture Bio** et **non manipulé génétiquement...** Commandez et retrouvez nos recettes sur www.natto-dragon.com





Charlotte HODEZ, Avocat
Sidonie ROUFIAT, Avocat et Médiateur
Mettent leurs compétences à votre disposition en matière de :

- Droit du séjour et du travail des étrangers
- Droit du travail (individuel et collectif)
- Droit de la famille
- Droit médical et réparation de préjudices corporels
- Droit pénal

Conseil et assistance devant les juridictions.
Résolution amiable des conflits

Notre atout :
notre expérience des relations franco-japonaises

Les honoraires sont déterminés en commun accord avec le client selon la nature du dossier. N'hésitez pas à nous contacter pour plus de renseignements.

HODEZ ROUFIAT AVOCATS ASSOCIES (A.A.R.P.I.)
25 boulevard Voltaire - 75011 Paris
Tél. 01 55 80 57 40, contact@hravocats.fr



18 rue de Richelieu 75001 Paris - Lundi~vendredi 10h~18h
Tél : 01 4286 8739 - Fax : 01 4296 1638 - service@paris-fudosan.com



Association Culturelle Franco-Japonaise de TENRI
天理日仏文化協会

COURS DE JAPONAIS depuis 43 ans
- Niveaux : Débutant complet à Supérieur
- Formation professionnelle agréée (DIF, CIF...)
Cours réguliers, cours intensifs ■ **Cours d'essai gratuit**

8-12 rue Bertin Poirée, Paris 75001 Tél : 01 44 76 06 06
M° Châtelet sortie rue de Rivoli (Ligne: 1/4/7/11/14) **www.tenri-paris.com**

Espace Lyon-Japon
エスパス・リヨン－ジャポン
16, rue Bellecombe
Lyon 6ème
à 100m du métro Charpennes

☆ Cours réguliers tous niveaux
☆ Préparation BAC Japonais LV3
☆ Formation professionnelle
☆ Activités culturelles www.espacelyonjapon.com

Cours de Japonais à Lyon
info@espacelyonjapon.com 09 54 82 12 72



ZOOM JAPON au Japon

広告掲載や定期購読など、
日本国内からのお問合せは、
さえら株式会社まで
tel : 075-741-7565
e-mail : zoom@saelat.com





Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Alissa Descotes-Toyosaki, Ritsuko Koga, Maeda Haruyo, Tatsuhito Abe, Kimié Ozawa, Masako Saeki, Gaku Kashio, Takako Taniguchi, Yoshié Takano, Joanie Bonavent, Miwa Takano, Rié Tanaka, Miho Masuko, Makoto Sato, Marie Varéon (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi.
Responsable de la publication : Dan Béraud
ZOOM JAPON

NHK WORLD Sélection février



www.nhk.or.jp/nhkworld/

Inside Lens

Sept réalisateurs de sept pays posent un regard intime sur une communauté, au Japon ou ailleurs en Asie.

samedi 21 et dimanche 22 février à 23h10
et du lundi 23 au vendredi 27 février à 23h30

Artisan × Designer édition spéciale

Un chef japonais allie le design à l'artisanat pour se lancer à la conquête du plus prestigieux concours de gastronomie.

samedi 28 février à 19h10

NHK WORLD TV est une chaîne en anglais, disponible en France à travers les fournisseurs suivants:



canal 473



canal 182



canal 680



canal 270



canal 731/732



canal 222